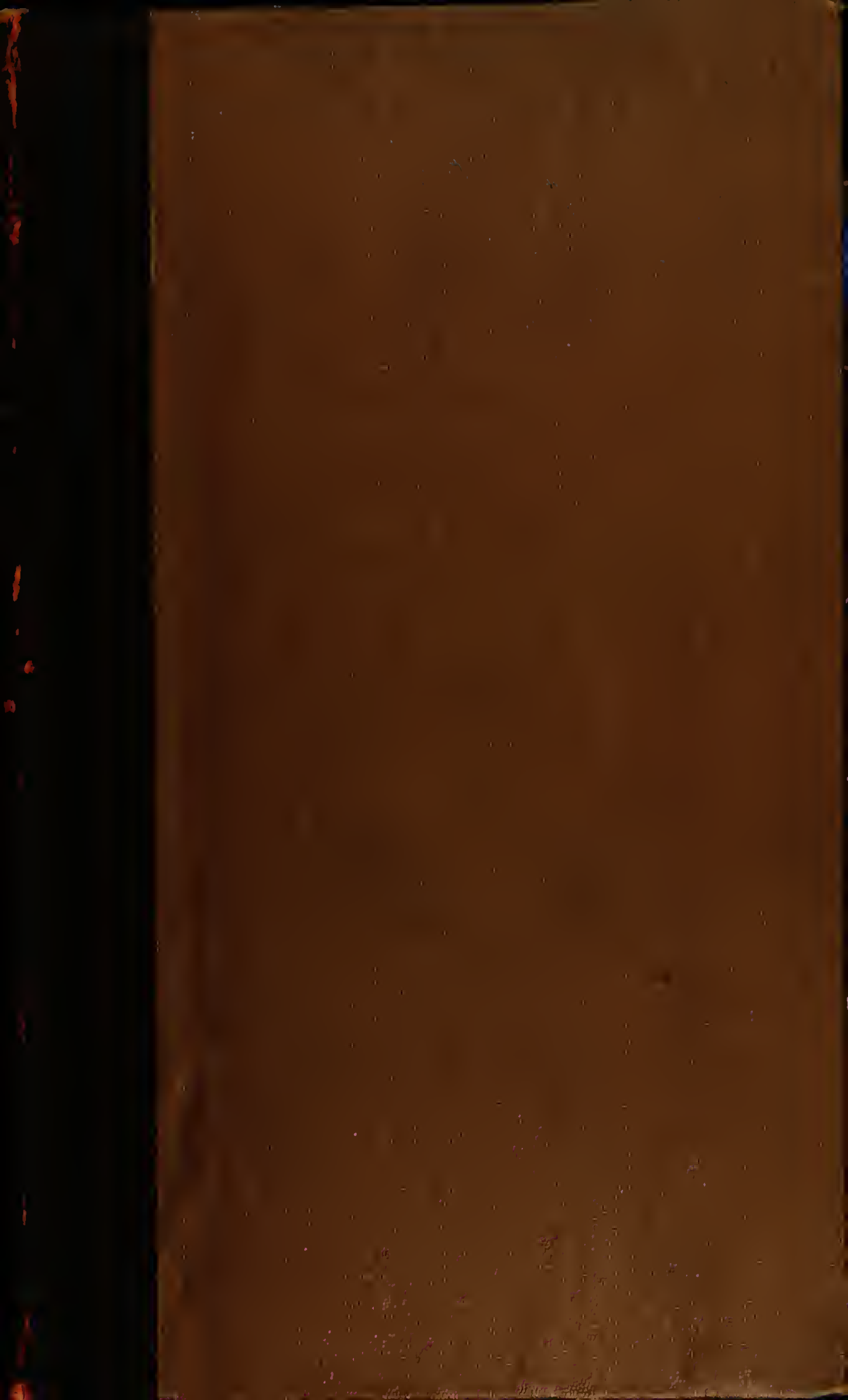


VRAIE THÉORIE MEDICALE,

OU

EXPOSÉ PÉRIODIQUE ET DÉVELOPPEMENS DE LA THÉORIE DE BROWN,

DITE DE L'INCITATION,

D'APRÈS *les plus célèbres Médecins étrangers, avec la critique des traitemens institués selon les théories adoptées et suivies en France, par les Médecins de ce pays les plus famés.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MEDECINS FRANÇAIS ET ETRANGERS.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez ALLUT, Imprimeur-Libraire, rue St.-Jacques, n° 641, et rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 36.

An XII. (1804).

Don de l'Auteur
le Vendredi 20 Juin 1806.

ESSAI

SUR UNE NOUVELLE THÊORIE

DE LA CONTAGION.



AVIS DE L'EDITEUR.

On a déposé, conformément à la loi, deux exemplaires, à la Bibliothèque Nationale.

On regardera comme contrefaçon, tout exemplaire qui ne sera pas signé.

AVANT-PROPOS.

TITRE fastueux ou amphygourique et pauvreté honteuse; but éminent et vue bornée ; magnifiques idées et petits moyens; gigantesques projets et mince exécution; promesse emphatique de choses très-importantes et débit impertinent de mots pour le moins inutiles : telle est l'analyse qu'on pourrait faire de la plupart des ouvrages nouveaux. Mais qu'elle est embarrassante la situation du critique qui veut être juste! S'il se trouve placé entre la recommandation directe ou indirecte d'un personnage marquant qui aura été séduit ou influencé, ou d'une réputation qui aura été usurpée et le sentiment de sa propre conscience qui lui crie : « *Encore un Cotin* ». Frappe, peut-être ne faut-il plus qu'un acte de sévérité pour intimider les coupables ou ceux qui voudraient le devenir! que fera-t-il?.... Il frap-

pera ; et quoi qu'il puisse résulter de son impartiale sévérité, il n'aura qu'à s'applaudir du cruel effort qu'il aura fait pour se dégager de toutes les entraves des considérations particulières.

C'est en Médecine surtout que cette sévérité est nécessaire. En Médecine, toujours rien d'aussi futile, et presque toujours rien d'aussi dangereux que les théories enfantées les unes sur les autres. Dans tous les articles critiques que j'ai publiés, je me suis fortement élevé contre cette manie dominante de vouloir, tout en déclamant, qu'il ne faut que de l'observation, de l'expérience et des faits, remplacer l'observation par le dogmatique, l'expérience par le raisonnement, les faits par des hypothèses, etc. (1) J'ai dit et répété

---

(1) Voyez les divers Essais analytiques et critiques que j'ai publiés sur des ouvrages très-remarquables dans ce genre, tels que la *Luciniade* de *feu*

que celles-ci servent plutôt à embrouiller la science qu'à l'éclairer, qu'elles ne sont le plus souvent que de fastidieuses répétitions, de ridicules parodies de ce qui a été dit et redit sur le même sujet, et qu'elles ne pouvaient offrir du neuf qu'à force de délire et de folie.

Cependant il est des objets qui sont d'une telle importance et souvent si peu éclaircis, malgré tout ce qu'on a pu en dire, qu'il est nécessaire de s'en occuper encore, et avoir le courage de le faire pour les éclairer du flambeau de l'expérience, c'est à coup sûr bien mériter de la société; de ce nombre est certainement la contagion et tout ce qui tient à ce mode de propagation de plusieurs

---

Sacombe, le *Traité historique* de la Vaccine, la *Nouvelle Théorie* de la chaleur animale, la *Réfutation de la Nouvelle Doctrine* des Solidistes, etc. insérés pour la plupart dans la Bibliothèque Française.

des plus terribles fléaux, qui de toute part et sans cesse, affligent, poursuivent et dévorent la malheureuse humanité. Il est donc essentiel aussi de connaître tout ce qui se fait à son sujet, soit pour en profiter si l'ouvrage nouveau, poussant la science au-delà de ce qu'ont fait les précédens auteurs, ne laisse rien à desirer pour le temps où il a été écrit; soit dans le cas contraire, pour encourager ceux des gens de l'art, qui, voulant reprendre le même travail, seraient arrêtés par l'opinion que cet ouvrage remplit la tâche que son auteur s'est imposée et acquitte la promesse qu'il a faite.

Alors deux classes d'écrits, surtout quand il en arrive comme par débordement, doivent fixer l'attention des critiques; les bons, pour les propager en leur accordant, avec les restrictions convenables, le tribut d'éloges qu'ils méritent, et ceux

qui sont par trop mauvais. On doit livrer à un honteux oubli ceux qui se trouvent dans la classe intermédiaire, pour donner aux seconds une plus honteuse existence, afin de montrer jusqu'où va la décadence du goût ou la fureur d'écrire, qui en est le symptôme *pathognomonique.* Voyons dans laquelle de ces deux catégories vient se ranger une *Nouvelle Théorie de la Contagion et son application à la Petite-Vérole, à la Vaccine, à leurs inoculations, et à l'Hygiène*, (par M. Bressy); voyons si cet ouvrage, arrivé dans un moment si opportun, dans un moment où les germes d'une contagion mal éteinte menacent de renouveler leurs ravages, où les sociétés savantes, les souverains appellent l'attention des médecins sur cet objet, dans un moment où la vaccine malgré ses bienfaits, a encore des ennemis, des détracteurs, la petite-vérole, malgré ses

homicides, a encore des amis, des défenseurs, même parmi des gens de l'art, et jusques dans la capitale (1); voyons dis-je, si l'auteur, M. Bressy, justifie son titre, son zèle, son empressement à nous faire part de ses pensées, en ajoutant au moins quelque chose d'intéressant, d'utile, de positif, à ce qu'on savait déjà sur les objets qu'il traite : ou si sa nouvelle théorie, loin de présenter le moindre avantage, ne donnant aucun éclaircissement sur la matière qu'il veut spécialement approfondir, a de grands inconvéniens, en défendant l'une des plus terribles, et (à raison de son universalité) j'oserais dire la plus terrible des maladies contagieuses, la *Petite-Vérole*, en s'élevant avec force contre son inappréciable spécifique, en ne disant pas un mot de la nou-

---

(1) Il n'y a pas de jours que je n'en rencontre.

velle contagion qui, depuis quelques années, dévaste certaines contrées de l'Europe, etc., et par conséquent doit être regardée comme l'œuvre de la plus indiscrète, la plus dangereuse et même la plus coupable présomption. Si vous ne voulez pas être responsable de ce que vous écrivez, si vous voulez qu'on laisse mourir en paix vos productions, n'écrivez pas sur ce qui intéresse directement, et essentiellement la vie des hommes: c'est une cause que tout médecin est en conscience obligé de défendre.

ESSAI ANALYTIQUE

SUR UNE NOUVELLE THÉORIE DE LA CONTAGION,

ET SON APPLICATION A LA PETITE-VÉROLE, A LA VACCINE, A LEURS INOCULATIONS, ET A L'HYGIÈNE.

Par Joseph Bressy.

» *Humano capiti cervicem pictor equinam*
» *Jungere si velit, et varias inducere plumas,*
» *Undique collatis membris ut turpiter atrum*
» *Desinat in piscem mulier formosa superne :*
» *Spectatum admissi risum teneatis amici ?*

En commençant ainsi l'Epitre aux Pisons, ne pensant qu'aux ouvrages dont l'esprit seul fait les frais, dont le desir de plaire, d'amuser ou de dissiper son tems,

est le principal motif, et en conséquence, jouissant d'un *libitum* très-étendu, le génie d'Horace croyait sans doute avoir dépeint le monstre le plus curieux qu'il fût possible d'exécuter et même d'imaginer. Longtems je l'ai cru aussi; mais maintenant je suis forcé de convenir qu'il ne se connaissait pas en monstruosité ; que pour bien dépeindre, il faut avoir vu, et qu'il ne s'était jamais présenté à lui rien d'aussi monstrueux que ce que nous voyons éclore chaque jour, et surtout ce qu'a enfanté M. Bressy; car sa production *métaphysico-médicale*, ayant pour objet, non un *roman historique* ou *une histoire romanesque*, (comme, par exemple, la *duchesse*

de la Vallière , ou *Jérôme*) que chacun traite, bien ou mal, sans inconvénient et sans responsabilité ; mais une matière qui intéresse immédiatement le salut, la vie de plusieurs milliers d'hommes, est peut-être la plus monstrueuse production qui ait paru depuis Hippocrate, et l'est, sans aucun doute, si l'on fait attention au tems qui l'a vu naître : aussi, sous ce rapport, est-ce un vrai chef-d'œuvre que le dix-neuvième siècle, ce siècle de lumière et de philosophie, qui doit, disent les juges et parties, à la vérité, l'emporter sur les plus beaux siècles de la Grèce et de l'Italie et faire oublier jusqu'au nom d'Athènes et de Rome, aura à opposer à tout ce

que les âges passés ont produit, et les âges futurs produiront de plus extravagant. Le vrai n'est donc pas toujours vraisemblable. Il serait peut-être difficile d'en donner une plus grande preuve que celle que nous allons offrir au public; car quoique l'aparition d'un très-mauvais ouvrage ne soit pas un miracle aussi rare, aussi incroyable que le moindre de tous ceux qu'annonce le trop savant M. Bressy, nous ne pensons pas comme lui qu'une simple assertion, effet de *notre conviction intime*, soit un témoignage suffisant [1]. Quand on dit le bien

---

(1) Car jamais il donne de preuves : il est vrai que c'est une théorie qu'il annonce, et je l'oubliais.

qui n'est pas, on peut n'être regardé que comme un mauvais juge, tandis que pour le mal on peut être accusé comme calomniateur, ce qui est un peu plus grave. Je dois donc, pour la satisfaction commune, c'est-à-dire, pour celle du public, de M. Bressy et la mienne propre, fournir mes preuves; cela ne sera pas difficile :

Mox longe, tarde, cede, recede, redi.

Dit un auteur au sujet de la contagion; mais ce conseil laconique qui, malgré toutes les théories, est encore le plus sage, et que Galien avait donné lui-même par sa lâche conduite, n'accommode pas les faiseurs de livres; et on en a fait beaucoup sur cette matière,

laquelle, comme nous l'avons dit, mérite bien sous tous les rapports qu'on s'en occupe; mais non pas pour toujours enfanter des *théories.*

C'est donc déja se hasarder beaucoup, que de reprendre une matière traitée tant *ex professo* qu'indirectement par une foule d'auteurs, tels que Hippocrate, Galien, Trallianus, Mercurialis, Rhazès, Auguenius, Beza, Benedictus, Fracastor, Palmarius, Paré, Cardan, Vanhelmont, Paracelse, Sylvius, Mindererus, Dimerbroeck, Ingrassias, Hildebrand, Reuchlin, Camerarius, Petrus et Rodericus à Castro, Horstius, Kepfer, Castellus, Heyden, Chicoyneau, Hencius, Sen-

nert, Deidier, Langius, Willis, Mead, Hoffmann, Sydenham, Boërhaave, Mertens, Quesnay, Cullen, etc. etc. indépendamment de ceux qui s'en sont occupés dans ces derniers tems.

Si l'on ne fait pas mieux, ce qui est difficile, on est bien plus blâmable, surtout quand on paraît les avoir entièrement négligés, et avoir voulu suivre une route toute nouvelle. Il en est cependant qui devraient être consultés et même imités, ne fût-ce que dans leur brièveté, surtout si, bien opposé en tout à leur manière de faire, l'on ne parle que pour dire les plus absurdes sottises. Tel est, pour prendre un terme moyen entre l'extrême antiquité et la plus ré-

cente nouveauté, l'ouvrage de Leclerc (1) qui, pour avoir quel-

---

(1) *De la Contagion, de sa Nature et de ses Effets*, etc. Petit ouvrage qu'on peut appeller grand à côté de celui de M. Bressy, qui a pourtant sur lui un avantage de près de 400 pages. C'est Leclerc qui le premier a conseillé, d'une manière très-positive, et à plusieurs reprises, les fumigations acides, comme moyen de désinfection; après lui on n'a fait qu'en étendre l'application et en développer le mode d'action. Ainsi quand il conseille la détonation de la poudre à canon, la raison qu'il donne n'est pas, comme on le pensait vulgairement que le mauvais air est chassé, remplacé *par un meilleur*; mais parce que dans cette opération, les *esprits volatils, acides du nitre et du soufre, purifient un air chargé de vapeurs putrides.* Il ne pouvait pas alors en dire ou en savoir davantage. » Chaque particulier ne doit rien recevoir qu'après l'avoir désinfecté par la vapeur du soufre et du

ques dixaines d'années de plus et quelques centaines de pages de

---

» vinaigre. » Ce n'est pas une simple détonation qu'il conseille. » *Toutes les fumées acides s'opposent aux progrés de la putri-* » *dité.* La vapeur du soufre pur est très- » efficace ; mais il faut en user dans les » appartemens avec beaucoup de modération. « Bien plus il paraît avoir entrevu ou soupçonné leur manière d'agir, quand il dit : « On peut donc appliquer quelque- » fois un spécifique si fort opposé à l'effet » d'un poison, que ce poison devienne « nul, soit en le décomposant, soit en » lui donnant des entraves ». Je crois que c'est de cette manière qu'agissent en effet les fumigations acides et la plupart des spécifiques fournis par la chimie.

Ce que je viens de dire ne diminue en rien la somme de reconnaissance que l'humanité doit à M. Guyton, pour sa manière plus méthodique, plus facile, plus économique, plus efficace, moins dangereuse et mieux raisonnée, d'employer les

moins que la nouvelle *théorie*, n'en est pas moins un ouvrage

---

vapeurs acides pour la désinfection, et je crois avoir été un des premiers à lui offrir le juste tribut d'éloges qu'il méritait (voyez le compte que j'ai rendu des deux premières éditions du Traité des moyens de désinfecter l'air). J'osai même solliciter publiquement pour son auteur une récompense nationale : « Aussi sous ce point de vue (celui de l'utilité), « qui est le seul vraiment médical, ai-je « dit lors de la première édition, en l'an IX, « nous ne connaissons que la découverte de « la *vaccine*, qui puisse soutenir le parallèle ; « et si Jenner, immortalisé par l'époque de « la destruction de la petite-vérole, a reçu « de la part du gouvernement Anglais des « témoignages publics d'admiration et de « reconnaissance, une telle récompense, que « le citoyen Guyton a bien méritée, honorerait aussi la république qui lui donnerait « une preuve authentique de sa gratitude, « et perpétuerait sur l'airain les traits d'un « bienfaiteur de l'humanité. La studieuse « philosophie, la sensible philantropie peuvent seules donner le courage nécessaire à

bien plus estimable, si c'est sous le rapport de la liaison, de la netteté des idées, de la lucidité, de la précision des préceptes, de la rareté, de la réserve des hypothèses, etc. qu'on l'envisage à côté de la production de M. Bressy;

« celui qui se dévoue tout entier au bon-« heur de ses concitoyens, etc. »; et cet honorable courage, ce courage si utile dans ses résultats, les sarcasmes obtus des beaux esprits des petites sociétés ne parviendront pas à l'enlever aux médecins; ils y tiennent plus qu'à la reconnaissance qu'ils auraient raisonnablement droit d'attendre pour l'usage continuel qu'ils en font, laquelle on leur refuse presque toujours. Au reste, combien n'est-il pas glorieux pour notre France que ce soit à un médecin français que soit due la première idée, clairement et précisément exprimée, sur l'emploi et le mode d'action d'un moyen si précieux; et à un chimiste français, sa mise en vigueur d'après la démonstration la plus rigoureuse de son inappréciable avantage?

mais si je me trompe ; si c'est le *fatras*, le *pathos*, l'incohérence, la diffusion, l'extravagance des idées, la barbarie, l'obscurité des expressions, l'épaisseur du volume, etc. qui font actuellement le mérite d'un écrit; nul doute que ce dernier ne soit, comme je l'ai dit, un véritable chef-d'œuvre. En effet tout ce que les différentes écoles dans le dédale de leurs vaines et subtiles augumentations offrent de plus obscur; tout ce qu'il y a de plus délié en physique ; tout ce que la physiologie animale, végétale, minérale renferme de moins positif ou de plus évidemment faux; tout ce que la Bible recèle de plus profond, et les philosophes disent de plus aventuré sur la

création et le déluge; tout ce que les diverses théologies ont enfanté de plus extraordinaire; tout ce que les dissertations grammaticales ont de plus aride, et les discussions politiques de plus inutile; tout ce que l'enthousiasme philantropique a pu rêver de plus romanesque et de plus impraticable dans l'état social; tout ce que les hypothèses des galénistes, des alchimistes, des chimistes anciens et nouveaux, des *mécanistes*, des solidistes, des humoristes et de tous les *systématistes* possibles, ont enfanté de plus contradictoire, chacune en particulier par rapport aux autres, ou toutes en général, par rapport à la marche connue de

la nature ; tout ce que l'absurde recherche des causes premières a fait dire de plus insensé ; tout ce que l'entêtement et l'esprit de contradiction a pu faire objecter de moins spécieux, de plus pitoyable aux principes les mieux démontrés, etc. etc., l'auteur a su en faire son profit, pour le délayer, le commenter, l'expliquer très au long et le faire entrer dans sa Théorie de la contagion. Bien plus, en enchérissant par-dessus tout cela, au moyen de ses propres rêveries, de ses assertions toujours hasardées, sans témoignage, sans probabilité aucune (quand par hasard elles ne sont pas manifestement erronées et contraires à l'expérience de

tous les siècles et de tous les praticiens, *dans les points où ils sont d'accord*), au moyen de ses rapprochemens si bizarres et si inattendus, de ses argumens si baroques et si souvent semblables à ceux d'un inspiré, de ses digressions si étrangères à son sujet et si hors de propos, etc. etc., il a composé un *pot-pourri* d'un genre neuf et, à coup sûr, jusqu'à ce jour sans exemple ni modèle.

Ce genre neuf demandait un langage qui le fût aussi; et le génie a quelquefois besoin de se créer une expression à lui. Nous laissons au Lecteur à décider si M. Bressy a bien rempli son devoir, et s'il a sagement

usé de la faculté, en nous contentant de rapporter quelques-uns de ses mots, de ses tours de phrases favoris qu'il répète avec la plus complaisante affectation, telles que *débouillage*, *élimination*, *imputréfiable*, *maladies propagables*, *héréditables*, *dégénérables*, fermentatives *policièses*, *monocyèses*; et la conception est une maladie *polycièse*; et voilà en grande partie tout ce que *l'artiste* Bressy a pu découvrir sur la *polyciésité*, qui sans doute est un peu comme la *monocyésité*, laquelle *étonne* et *désespère l'artiste sanitaire*.

Le patient qui, trompé par son *paramiasme* (1) et travaillé

(1) Il sera peut-être agréable dans ce

par le défaut de son *antisepticisme vital*, s'entendrait dire toutes ces jolies choses imaginées pour combattre la *susceptibilité*, l'*inévaporabilité* de sa maladie, et en opérer la *décomplication*, ne pourrait-il pas s'écrier : « Hélas! n'y a-t-il donc pas assez des médecins, des chirurgiens, des docteurs en médecine, en chirurgie, en dro-

---

moment, et utile par la suite au lecteur de connaître ce précieux instrument. Il consiste tout simplement dans *un vernis imperméable aux germes des maladies d'infection, dont il faut couvrir les parties de la peau, qui ne sont pas défendues par l'épiderme*, et les vapeurs du suif remplissent parfaitement cette indication; elles déposent sur les lèvres, dans les bronches, à l'orifice de tous les pores, une couche légère de graisse qui s'oppose à leur introduction.

guerie (1), des fraters, des majors, des officiers de santé, des gazetiers de santé, accoucheurs, bandagistes, dentistes, oculistes, pédicures, charlatans, empyriques, etc. : et faut-il encore des *artistes sanitaires*, *des ministres*, dans le même genre ? Car il saurait bientôt « que le » suétudisme ou l'action réfractaire » des corps vivans à l'irritabilité » ou la corruptibilité, est un de

---

(1) Car d'après je ne sais quelle analogie, il y a maintenant des débitans de drogues qui prennent et qui se font donner ce dernier titre. Si la certitude et les progrès de la médecine étaient en raison directe du nombre et de l'audace des docteurs de cette sorte, il ne devrait plus y avoir de maladies incurables, ni même mortelles.

„ ces mystères de la physique
„ vivante, qui déconcerte le plus
„ la sagacité des ministres de
„ santé. » Je desire à mes lecteurs
un peu de la *philosophie du sué-
tudisme*, pour leur rendre sup-
portable un langage qui *s'habi-
tue*, et qui, en s'habituant, peut
les conduire à l'ennui, *maladie
fermentative* dont le *pollen
morbifique* se trouve à foison
dans chaque page de cette très-
profonde et très-inintelligible
théorie, où il jouit d'une *vapo-
rabilité* au moins aussi active
que le *pollen propagateur de la
peste*, qui est, soit dit en passant,
un composé de *molécules odo-
rans dégagés* d'un foyer putri-
de ; et cela à l'aide *de la fer-*

mentation germinale, *puriforme*, *blanche*, *principe de la vraie contagion*, et de la *fermentation germinale gangréneuse noire*, qui est la *vraie infection*, produite à volonté et quelquefois à l'aide d'un *cataplasme puogène*, qui agit *indéterminément* sur des *venins infecteurs*, des virus infectés par la *gangrénation*; de là *l'hydrogène gangrénisé* doué sans doute d'une grande dose de *vénénosité*, de *gangrénabilité*, de *dégénérabilité* et de *propagabilité*; de là le principe inflammant qui n'est autre chose que *l'acide ourique*. Et il nous faudra voir comment on travaille et on fait travailler cet acide ourique. De

plus, le cerveau de l'auteur, qui, suivant sa propre théorie, *s'il n'était pas contraint, par la rigueur de l'hiver, de garder le dedans*, pourrait très-bien se putréfier *immersivement à une température froide*, parce qu'il n'est pas *inirritable*, et qui n'est pas *inirritable* sans doute, parce qu'il contient beaucoup de *tubes irritables* (manière élégante de désigner les vaisseaux par une périphrase qui énonce en même tems un nouveau *phénomène physiologique*); ce cerveau si extraordinaire, dis-je, ne s'est pas contenté, comme bien on pense, de ne s'occuper que des mots; c'est une chose trop ordinaire maintenant, et M. Bressy,

s'il ne dit rien, ne fait rien non plus, comme tout le monde. Il sait s'écarter en tout point de la route vulgaire ; certes, rien n'est plus louable ni mieux entendu ; et quand on voit toutes les belles choses qu'il a découvertes, il y a de quoi *étonner*, *déconcerter*, *désespérer* tous les artistes penseurs, raisonneurs, observateurs, etc.

Par exemple : « le cadavre d'un » noyé, lorsqu'il a séjourné un » certain tems dans l'eau (apparemment que le plus ou moins de tems ne fait rien ; car l'auteur, très-exact d'habitude, n'en parle pas), » est putréfié immersivement, » c'est-à-dire, qu'il est sphacélé. » Les miasmes pestilentiels sont des

» molécules de sphacèle » (voilà ce que jamais les nosologistes, les physiciens, les chimistes n'ont pu nous dire). » Donc les exhalai-
„ sons de ce cadavre se compor-
„ teront de la même manière que
„ les émanations sphacélées de pes-
„ tiférés. » D'où il résulte que, « si
„ on le retire de l'eau et qu'on l'a-
„ bandonne à l'action de l'air et de
„ la chaleur atmosphérique, le
„ tems qu'il mettra à effectuer en-
„ tièrement sa volatilisation (voilà pourquoi j'ai demandé s'il ne serait pas nécessaire de déterminer le tems du séjour dans l'eau),
» nous donnera, par comparai-
» son, celui qu'exigent, au mê-
» me degré de chaleur, les mias-
» mes pestilentiels importés par

„ les vaisseaux pour leur dissipa-
„ tion. » Qui se serait attendu et qui oserait riposter à ce raisonnement, faire quelque objection à cette belle expérience ; et d'abord qui est-ce qui comprend la liaison de l'objet comparé avec le moyen de comparaison ? Pour moi j'avoue (il est vrai que je ne me donne pas pour *artiste sanitaire*) que je suis moi-même si étonné, si dérouté, que je tremble d'entamer quelque discussion. Heureusement qu'il est si sûr de ses faits, que le plus souvent il ne se doute pas qu'on puisse lui répondre ; et par fois, quand ils ont quelque chose de si surnaturel qu'il en paraît lui-même tout stupéfait, il se donne alors le

plaisir de se créer des contradicteurs et de les vaincre par des argumens dont la forme pourrait surprendre et atterrer tous les logiciens actuels, fussent-ils de plus profonds dialecticiens que Locke et Condillac, de plus subtils métaphysiciens que le docteur Gall et l'abbé Pinglin, de plus tortueux ergoteurs que l'abbé Geoffroi et son feuilleton. Pour en donner un exemple, voici ce que l'auteur se dit après avoir attribué la *matière expectante*, le *principe puogène*, le *ferment morbifique* de la petite *vérole* et de la *rougeole* à la destruction du *thymus*, (1) qui, *je*

(1) « Le thymus en s'effaçant, abandonne « *deux humeurs* qui sont les *principes ex-*

crois, ne se détruit pas par ces maladies, et n'attend pas qu'elles aient eu lieu pour se détruire, de même qu'il se détruit bien après qu'elles ont eu lieu ; qui a existé et s'est détruit quelques mille ans avant que ces maladies n'existassent ; qui a existé et s'est détruit chez l'homme et les animaux de certaines contrées, *depuis la création*, quoique jusqu'à nos jours, ils n'eussent pas connu la *petite-vérole ;* qui continue de se détruire chez les in-

---

« *pectans*, l'une de la petite vérole, l'autre « de la rougeole. Cela paraît d'autant plus « probable (*après avoir dit que cela est*) « que ces maladies affectent principalement « les organes de la voix, la gorge et les par- » ties où est situé le thymus, » sans doute telles que la face, le nez, les yeux, etc.

dividus qui en sont exemptés par *la vaccine*, etc., etc. « Quoique les quadrupèdes aient tous un *thymus*, ils n'ont pas tous la susceptibilité de contracter la petite-vérole, m'objectera-t-on. --- Il est possible qu'ils aient tous cette susceptibilité ; mais les symptômes de cette crise *variant selon les espèces*, aux uns le symptôme pathognomonique étant une éruption, aux autres des *déjections*, plusieurs espèces d'animaux *peuvent* avoir une affection variolique sans qu'elle soit apparente extérieurement ». Et c'est là un faible échantillon de tout ce que cet article contient de merveilleux et de nouveau. Mais puisque nous en sommes

au *thymus*, ne le quittons pas encore ; c'est un organe bien singulier, qui a donné bien de la tablature aux physiologistes. Gloire à M Bressy, et grâces lui soient rendues ! c'est à lui qu'il était réservé de dissiper l'obscurité qui cachait la nature de ses fonctions et de ses usages ; on ne peut pas dire qu'il ait tranché le nœud gordien ; il l'a vraiment délié, ce qui est bien plus habile. En voulez-vous une seconde preuve ? Ecoutez, et n'allez pas ensuite me dire, comme font tant de sorciers, après coup, que vous vous en doutiez ; cela est impossible ; je le donnerais à deviner aux plus fins : d'ailleurs l'eussiez-vous deviné, cela n'ôterait pas à

M. B. la propriété de sa découverte : les génies peuvent se rencontrer, et plusieurs des tours de forces de son imagination démontrent cette possibilité. Or voici ce qu'il sait encore sur le *thymus* ou *ris de veau.* (A son exemple, il ne faut rien omettre de ce qui peut éclaircir ou égayer la matière). Cet organe est une véritable *laitance de poisson* : c'est lui qui établit la ressemblance parfaite qui existe entre le *foetus et le poisson.* C'est lui qui fournit au *foetus* le moyen de nager comme un poisson, de même que la *laitance fait au poisson ;* en un mot, c'est lui qui fait du *foetus un véritable poisson.* C'est dom-

mage que la moitié des animaux de cette dernière espèce manque de laitance et ne nage pas moins bien malgré cette privation : au reste cette objection est trop peu de chose à côté de celle qui a eu lieu *par rapport à la petite-vérole*, pour que l'auteur ne l'eût pas levée avec la même facilité, s'il eût daigné y penser.

Il fait bien encore d'autres choses le *thymus*, ou *ris*, ou *laitance ;* car cette dernière expression est synonyme des précédentes, et voici ce qui le prouve. C'est lui qui prépare l'humeur séminale, le principe de la génération ; bien plus, il nous en explique le grand, l'obscur mystère ; il n'y a qu'un instant qu'il

établissait la ressemblance parfaite qui existe entre le *foetus* des quadrupèdes et le poisson, à raison de celle qui existe entre la laitance et le *thymus*, et maintenant il n'en est pas de lui dans les quadrupèdes, dit notre auteur, comme de la *laitance* dans le poisson; « car les femelles ont aussi un *thymus*; (voyez la remarque que je viens de faire). « Il est de la même nature que celui des mâles, il leur donne les mêmes élémens de la génération qu'à eux; il n'y a que l'appareil qui soit différent, « (1) etc., etc., Pour le coup M. B., victoire

---

(1) D'après cela, où en sont ceux qui ont expliqué le phénomène de Verneuil, en parlant de la théorie des œufs ?

complète, je ne vois pas d'objection à faire. Il n'est pas moins piquant et instructif de connaître la voie bien plus simple, bien plus naturelle que la chute de la pomme ou de la poire de Nevvton, qui l'a conduit à cette sublime et importante découverte. « Pour qu'un instrument à vent soit *plus sonore*, *plus grave*, il faut qu'il y ait plus de creux, et un creux n'est formé que par la soustraction d'une matière qui le comblait : » voilà qui est clair et qui a bien rapport à ce que nous venons de dire ; cependan tj'affirmerais presque qu'on n'en croit rien et qu'on n'y comprend rien ; écoutez donc bien cet *instrument à vent* qui devenant plus

grave, a besoin *qu'il y ait plus de creux*, c'est le poumon à l'époque de la puberté; cette matière soustraite (pour former le creux qu'elle comblait), c'est le thymus ou ris : or puis que la voix change à l'époque de la puberté, il est évident que ce changement est dû à la soustraction du *ris*, et puisque ce changement est dû à la soustraction du *ris*, et qu'alors les organes de la génération se développent, il est évident que le *ris* ou *laitance* fournit le *pus sperme*; tel est le raisonnement de M. B. C'est grand dommage que chez les femmes, qui perdent également le *ris*, la voix change très-peu, et surtout ne devienne pas plus

grave; mais j'oubliais que l'auteur, comme un bon architecte, qui a le plus grand soin de bien assurer ses bases fondamentales, a aussi prévu et levé cette objection, de la manière suivante. « Si la voix de la femme ne mue „ pas d'une manière aussi sensible „ que celle de l'homme, cela tient „ à la conformation des parties „ génitales « et sans doute est dû, conséquemment au théorême principal, à ce qu'il y a plus de creux d'un côté que de l'autre. Par cette explication, je crois avoir satisfait le vœu, rempli l'espoir de M. Bressi, „ de voir un jour les physiologistes, rendre raison de cette différence . Je rends grâces à son génie qui en

laissant échapper une idée si simple, m'a donné occasion de faire quelque chose d'agréable à M. Bressy, en la recueillant.

Je pourrais encore ajouter, *c'est grand dommage* que le *ris* se perde graduellement, commence à se perdre aussitôt après la naissance, et que le changement de la voix, le travail de la puberté se passe très-rapidement à une époque déterminée, assez éloignée de la naissance, etc. etc. Mais bagatelles que tout cela! Il n'y a plus pour avoir la confirmation de toutes ces belles choses *qu'à faire l'amputation* (d'autres auraient dit l'extraction, l'extirpation; mais pour une opération de ce genre, il suffit de se

faire entendre.) Il n'y a qu'à faire l'*amputation du ris* à un nouveau-né, et par un moyen si simple, pour lequel l'auteur devrait aller demander un brevet d'invention à Rome ou à Constantinople, l'opéré sera à l'abri des deux terribles sœurs si funestes au genre humain, puisqu'il sera inhabile à se reproduire et à *recevoir l'insertion variolique.*

C'est là, sans doute, un des moyens connus du philantrope Bressy, pour préserver de la petite-vérole, car il nous assure qu'il n'y a pas que la *vaccine* qui jouisse de cette précieuse propriété. C'est en vérité faire un trop mauvais usage de ses talens que d'enfouir ainsi les utiles se-

crets qu'ils nous aident à découvrir : et la *vaccine* en rendant M. Bressy bien coupable aux yeux de tout l'univers et envers toute l'humanité, le punit bien d'avoir parlé si tard, en le privant de la gloire immense si justement acquise à Jenner. Si je ne me trompe, ce sont là des motifs suffisans pour expliquer la sévérité avec laquelle l'auteur traite la *vaccine*, tout en ayant l'air d'être un de ses fauteurs, tout en disant *qu'il l'a devinée*.... Mais.... Mais.... Malheur à la *vaccine*! Malheur à ses *inoculés*, malheur à ses vrais partisans! etc. Voilà des *mais* qui sont d'un très-mauvais augure ; voyons sur quoi sont fondées de si terribles menaces.

Jadis on a pu croire qu'il était clair comme deux et deux ſont quatre, que le bien-être général est en raison directe du bien-être des individus : sottise; aujourd'hui ce n'est plus cela d'après le D. B..... *et si l'inoculation est plus favorable à l'individu, la vaccination l'est davantage à l'espèce.* Qui habet aures audiendi audiat! Et l'on conclut de là que la première mérite la préférence. En conscience, M. B..... n'est-ce pas ce qui s'appelle montrer le bout de l'oreille. Je m'abuse : vous levez tout-à-fait le masque quand vous dites : « *Mais la vaccination* „ *est plus nuisible* aux individus „ qui y sont soumis, parcequ'il „ est *certain* que cette insertion

fait plus de victimes. « (Voilà qui est positif, et c'est pourquoi elle est plus favorable à l'espèce)» for-
„ me des principes de maladies
„ *qui couvent longtemps dans*
„ *le corps* pour se manifester plus
„ ou moins tard, *et enlever le ma-*
„ *lade* ». Ah ciel, comme vous y allez ! un petit instant, monsieur le faiseur de nouvelles théories, un petit instant : c'est maintenant qu'on vous arrête ; c'est maintenant qu'on ne vous croit pas sur parole, qu'on n'a pas, et qu'on ne doit pas avoir la sotte complaisance de vous laisser penser qu'on prend pour des réalités les lubies de l'imagination la plus détraquée. Des preuves ! des preuves ! Il ne faut pas ajouter :

» Je pourrais citer plusieurs exem-
» ples qui confirmeraient ses
» mauvais effets; *mais*, etc. ».
Plus de *mais*, point d'astucieuses réticences: encore une fois, des preuves; il n'y a pas de motifs, pas de considérations qui puissent, qui doivent étouffer le cri de votre conscience. Il faut hardiment et positivement citer: médecins, malades, bien portans, génération actuelle, générations futures; tous vous en supplient, tous vous en font un devoir: vous vous taisez? Vous êtes plus coupable, plus criminel que le sont les *vaccinateurs*, que vous excusez en tartuffe après une sortie si vigoureuse. Avec vos saintes protestations contre l'esprit de parti, que

vous ne connaissez pas, dites-vous, contre le besoin de la gloire que vous n'éprouvez pas, contre toute autre intention que celle d'être utiles; protestations un peu étrangères au sujet, mais dont on apperçoit bien le réel et secret motif; avec vos conseils bénins pour l'emploi de précautions, de préparations dans l'inoculation de la *vaccine en les rejettant* pour l'inoculation de la *variole*, votre favorite, votre fille chérie. (car vous lui avez en quelque sorte servi de père, en découvrant sa source et en la faisant naître du même organe dont vous faites découler *l'humeur spermatique*); avec ces hypothèses à votre manière, c'est-à-

dire, bâties à perte de vue sans principes, ni fondemens, sur les maux que doit produire la première; avec votre adroite attention de gazer tous les maux que produit réellement et assez constamment la petite-vérole, quand elle ne tue pas, il faut avouer franchement que vous en voulez au *virus vaccin*; et une fois enfin l'expression propre vous échappe, et une partie de cette haine, dont j'ai déja cherché à découvrir la cause, vient peut-être aussi de ce que n'étant pas *pus*, n'étant pas susceptible de se *volatiliser*, *se noircir*, *se blanchir*, etc. Ce virus se refuse opiniâtrement à toutes vos combinaisons purulentes, blanches,

infectes, concrètes, volatiles, gangréneuses, noires, etc. En sorte qu'à lui seul, il ferait crouler toute votre théorie de la contagion, si d'elle-même elle ne croulait pas de tous les côtés.

Tant pour faire juger, si c'est trop nous hasarder que de parler ainsi, pour aider autant que possible à l'intelligence de ce que nous venons d'exposer, que pour préparer à tout ce que nous avons encore à dire, c'est ici le lieu de présenter quelques passages de deux chapitres qui sont des plus petits, des moins encyclopédiques de tout l'ouvrage, et de plus, qui en sont comme la clef, la pierre angulaire, puisque 'un a pour objet la définition de

la contagion, et l'autre la définition de l'infection. Nous nous abstiendrons de tout commentaire et encore plus de toute explication, laissant au lecteur à saisir lui-même tout le sel, tout l'esprit et toute la science qui s'y trouvent très-agréablement et assez abondamment mêlés, malgré qu'il y en ait encore plus dans ce que je suis obligé d'omettre, comme ayant un peu moins de rapports avec la contagion et l'infection.

« *Définition de la Contagion.*

» Le mot contagion vient du mot „ latin *contagio*, lequel dérive „ de *tangere*, toucher. Il signifie „ communication d'une maladie „ par le contact d'une matière

„ qui provient d'une semblable „ maladie. Quoique cette déno- „ mination paraisse indiquer que „ la reproduction d'une maladie „ *égale* n'ait besoin que du con- „ tact, il est cependant néces- „ saire, pour que cette produc- „ tion ait lieu, que le levain pé- „ nètre sous l'épiderme, ou soit „ déposé sur une partie privée de „ cette sur-peau, afin de trouver „ dans l'humeur qui la *lubrifie*, „ un véhicule qui favorise son ac- „ tion ; car dans aucun cas les „ corps ne peuvent être altérés „ par leur simple juxta-position. „ Certaines propriétés physiques „ paraissent, il est vrai, n'avoir „ besoin que de faire toucher les „ corps qui les produisent, pour

„ qu'elles s'y développent, telles
„ que les étincelles et les commo-
„ tions électriques, la combus-
„ tion du phosphore et du pyro-
„ phore (quoiqu'il y ait combi-
„ naison des matières touchées
„ avec les fluides qui agissent
„ dans ces phénomènes); mais
„ dans la propagation des mala-
„ dies contagieuses, il ne saurait
„ y avoir la moindre incertitude;
„ il y a évidemment plusque d'un
„ contact qui ait rendu l'équilibre
„ à un fluide accumulé sur un
„ appareil combiné pour assurer
„ sa captivité. Dans une pareille
„ disposition, il ne faut effective-
„ ment que présenter une issue à
„ ce fluide pour qu'il quitte rapi-
„ dement son état de contrainte.

„Le contact est alors semblable à
„ un pont mobile qui établit
„ temporairement une commu-
„ nication entre les deux bords
„ d'une rivière. Les fluides, tels
„ que des voyageurs arrêtés dans
„ leurs courses par l'intervalle qui
„ sépare les deux bords, profi-
„ tent de cette circonstance heu-
„ reuse pour continuer leur route.
„ Il en est bien autrement pour la
„ contagion ; elle suit les lois de
„ la fermentation, et, n'étant pas
„ spontanée, il y a nécessaire-
„ ment incorporation d'une subs-
„ tance morbifique, qui est le ru-
„ diment de la maladie commu-
„ niquée. Au lieu d'appeller les
„ maladies qui sont contractées
„ de cette manière, contagieuses,

„ il faudrait les nommer *fermen-*
„ *tatives* ou dues à un *ferment.*

« *Définition de l'infection.*
» Infection, *infectio, putor, in-*
» *toxicatio, foetor, graveolentia,*
» *dysodia*, désigne en médecine
» la présence des miasmes ma-
» lins, vénéneux, puans, sur un
» corps, dans un lieu. Infection
» en latin est homonyme de tein-
» ture; c'est pourquoi dans cette
» langue on appelait l'art du
» teinturier, l'art de l'infecteur;
» et réellement un des carac-
» tères de l'infection pathologi-
» que, est conforme à ce que ce
» mot exprimait dans les arts chez
» les Latins. L'humeur infectée,
» ou la chose infectée, est de-
» venue plus ou *moins colorée*

„ par la putréfaction ; ou, pour
„ parler *physiquement*, une *hu-*
„ *meur blanche*, ou, ce qui est la
„ même chose, réfléchissant le
„ plus possible des rayons lumi-
„ neux, est pure, non infecte ;
„ mais à mesure qu'elle se colore
„ ou qu'elle acquiert la propriété
„ d'absorber les rayons lumineux,
„ elle devient infecte à raison de
„ son action absorbante par la lu-
„ mière ; de manière que, lors-
„ qu'elle est parvenue au degré
„ de les absorber tous, ou qu'elle
„ est noire, elle est aussi arrivée
„ à son maximum d'infection.
„ Toutes matières putréfiables se
„ décolorent d'abord par la suppu-
„ ration, et prennent après la cou-
„ leur noire par la putréfaction.

„ La suppuration est comparable
„ au débouillage ou blanchi-
„ ment des objets à teindre, aux-
„ quels on fait subir cette opéra-
„ tion. Il est vraisemblable que
„ ce mot, qui est pris en médecine
„ au figuré, n'a pas eu, chez les
„ anciens, une si grande analogie
„ avec sa signification dans l'art
„ dont on l'a emprunté, que je
„ lui trouve en avoir. La puissance
„ du langage est telle qu'il pres-
„ sent, pour ainsi dire, les dé-
„ couvertes longtems avant qu'on
„ les soupçonne, comme on s'en
„ convaincra par ce qui suit. "

„ L'infection se prend pour
„ *putor*, *foetor*, puanteur féti-
„ de, parce que l'odeur a beau-
„ coup de rapport avec la cou-

„ leur; car plus une humeur, „ ou une matière originairement „ blanche, est corrompue, plus „ elle acquiert une couleur fon- „ cée ; ou plus elle est colorée, „ plus elle est puante et fétide. „ Cette analogie va plus loin : le „ plus énergique décolorant con- „ nu est l'acide muriatique ; il est „ aussi le plus puissant désinfec- „ tant. Il est donc exact de se „ servir du mot *désinfecter*, pour „ ceux de *décolorer* et *désem-* „ *puentir*.

„ Il en est des mots comme „ des pratiques des arts : la scien- „ ce avec toutes ses ressources, „ le génie avec toute sa pénétra- „ tion, n'inventeraient pas seuls „ les procédés précieux qui les

„ portent à leur perfection. Un
„ instinct d'artiste, créé par l'ha-
„ bitude, dirige avec plus de
„ sûreté les opérations des arts,
„ qu'aucunes connaissances, sans
„ de fréquentes manipulations,
„ ne sauraient parvenir à faire. Le
„ ministre de l'intérieur, Chap-
„ tal, est le savant qui a le mieux
„ senti cette vérité : ses ouvrages
„ et sa conduite administrative
„ en fournissent des preuves nom-
„ breuses. Il en est de même pour
„ le langage ; le besoin continuel
„ que l'homme peuple a d'expri-
„ mer les objets sous les différens
„ aspects qui le frappent, le dé-
„ termine à son insu, à réunir,
„ dans une même expression,
„ leurs attributs distincts, au lieu

» de les énumérer et les nommer
» adjectivement, ce qui arri-
» verait s'il procédait par le rai-
„ sonnement; il les cumule en
„ un seul substantif; cela va plus
„ loin : moins l'homme est avan-
„ cé vers la civilisation, plus il
„ s'identifie avec une série d'o-
„ pérations; il les amalgame à
„ un substantif unique, comme
„ AKPALLIARPOK, mot
„ groënlandais, qui ne peut être
„ traduit que par cette phrase : il
„ part pour la chasse du Goë-
„ land. » C'est bien le cas de dire,

. . . . on ne s'attendait guère
De voir AKPALLIARPOK en cette affaire.

Laissons donc le trop docte Bressy s'abîmer dans ses discus-

sions, dans ses découvertes grammaticales; laissons-le, pour me servir de ses propres expressions, *fixer par sa méthode d'instinct une multitude d'observations qui dévancent la science*; et, par une transition aussi adroitement amenée que toutes celles de l'auteur, revenons à notre objet qu'un entraînement involontaire, mais aussi excusable pour nous que glorieux pour M.B., semblait nous avoir fait oublier.

Nous en étions aux *combinaisons purulentes* que nous n'avons fait qu'indiquer. Le lecteur, un peu embarrassé, desire sans doute apprendre ce que cela veut dire: qu'il sache donc que c'est là la base de la *vraie théorie de la con-*

tagion proprement dite ; car on ne fait pas un si gros volume pour parler toujours de la même chose. Aussi, malgré que beaucoup de chapitres n'aient pas de rapport au sujet de l'ouvrage ; que souvent et très-souvent dans les chapitres mêmes, il soit question de *tout*, ce qui dédommage bien, excepté de l'objet qu'indique le titre ; que d'autres *soient copiés en entier* de tel ou tel auteur, ce qui est merveilleusement imaginé pour délasser l'écrivain et le lecteur (1), on

---

(1) Cette marque d'attention est passée en habitude chez la plupart des écrivains actuels ; mais personne ne l'a portée si loin qu'un M. M... de la S., sans parler ni de sa belle collection d'articles étrangers, les uns aux autres, pour former son *grand traité historique de la vaccine*, ni de la plupart de ses

ne peut disconvenir que la théorie des *pus* ne soit celle que M. B. fait revenir le plus fréquemment, dont il présente les plus belles applications, et à laquelle il fait occuper la plus grande place dans ce grand ouvrage.

Il parle *de la susceptibilité dans une peau salissante ou qui a une forte affinité pour les ordures ; il plaint celui qui a le*

---

autres rapsodies ; voyez *sa femme* qui lui appartient bien moins qu'à tout le monde ou plutôt qui n'a rien de lui, *pas même le titre*, sous lequel elle a paru un instant dans le monde, ce qui lui a mérité l'honorable qualification de femme publique ; et cette malheureuse, confuse d'avoir été subornée, trompée et si maltraitée, s'est hâtée d'aller je ne sais où, car il n'en est plus question, cacher son désespoir, sa honte et son indignation.

malheur de la posséder cette peau attractive ; j'ignore d'après quelle expérience il connaît les peaux *attractives et répulsives* (*car il y a des peaux résives pour les ordures*); mais ce que je présume, c'est que s'il y a aussi *des esprits semblablement attractifs et répulsifs* (1) : l'es-

(1) Pourquoi n'y en aurait-il pas, puisque (ainsi qu'on le verra plus bas), selon M. Bressy, la physique des corps brutes, insensibles, inertes par eux-mêmes, est applicable à la physique des corps vivans, et que celle-ci est à son tour applicable à l'être moral, au principe métaphysique qui régit la plupart des actions de ces corps, et que M. Bressy, à qui aucune découverte extraordinaire n'est étrangère, est du nombre de ceux qui pensent que, comme on peut, au moyen de l'art, altérer, perfectionner les espèces, et les obtenir plus ou moins belles que la nature ne nous les offre ; il peut en

prit de M. Bressy est à coup sûr de l'espèce des premiers; car il se plaît tant dans tout ce qui sent la pourriture, la putréfaction (à l'occasion de laquelle il nous prouve, comme il n'est pas possible de prouver,

---

être de même pour l'intelligence. « Cela est » déja praticable pour la beauté et la force » du corps ; cela le serait de même pour l'é- » tendue de l'intelligence ; mais il faudrait » connaître quelles sont les parties extraor- » dinaires qui en donnent une supérieure à » celle de l'espèce générale, *ce qui n'est pas* » *facile*. » En disant cela, l'auteur ne s'attendait pas que le docteur Gal, autre fin matois dans un nouveau genre, viendrait avec son *encéphalomanie*, le prendre au mot et lui offrir la connaissance prompte et facile, de ce qu'il croyait être, pour sa nouvelle expérience, le point d'appui avec lequel Archimède se faisait fort de balancer l'univers.

que tous les chimistes, *surtout les modernes*, n'ont rien entendu à la fermentation, qu'il développe et clarifie bien autrement qu'eux (1)]; son esprit, dis-je, se plaît tant dans des idées si dégoû-

---

(1) D'abord c'est au sujet *des fumiers et latrines* qu'il classe toutes les espèces de fermentations, parce que le fumier contient toutes les matières *putréfiables.* Ensuite c'est là qu'on voit entr'autres curiosités, que la fermentation acéteuse ne diffère pas de la fermentation carbonique, et que, malgré cette réunion, il y a encore six ou sept espèces de fermentations; que le vin est un éther acéteux; que l'acide oxalique et l'acide acéteux ne font qu'un même acide, puisque le sucre contient l'acide oxalique, et que la fermentation change en vinaigre la matière sucrée; qu'il *serait possible* que *la neige* eût la propriété de *volatiliser* la matière putréfiable sans altérer la salubrité de l'air, etc. Sans compter ce qu'il ne veut pas dire, dans la *crainte de s'écarter de son sujet.*

tantes, qu'il voit par-tout du *pus*, ou plutôt que par une vertu aussi fâcheuse que celle attribuée aux harpies,

. . . . . . *Contactuque omnia fœdant Immundo. . .*

VIRG. Æneid.

il transforme tout en *ordures et en pus*, sans même en excepter l'aliment le plus commun, le plus usuel et le plus agréable: *polluit ore dapes* (VIRG. *ibid*); tremblez donc, convives français, vous qui faites une si grande consommation de pain, vous ne vivez que de *pus*! cependant, malgré les menaces de l'auteur, malgré qu'il épuise sa rhétorique pour démontrer, et son expérience pour prouver que le *pus-pain*

est un mauvais et dangereux aliment, ne vous effrayez pas trop, car il doit certainement avoir un peu d'analogie avec la nature de vos humeurs, puisque vous n'êtes faits que de *pus*, à commencer par le premier élément de votre existence physique : ainsi le sperme est du *pus* ; le lait, le chyle, la graisse, etc. sont des *pus* ; ainsi tout est *pus*, excepté toutefois le dernier résultat de tant de *pus*, les *matières stercorales* qui, étant *privées de la gangrénabilité* qui, *n'étant pas de la nature gangréneuse*, cependant comme on sait, rien ne facilite tant « la gangrénation (1),

(1) Mais cela est contre l'opinion et les découvertes de M. Bressy, qui répète encore

„ doivent être rapportées á une „ autre classe d'êtres que celle du „ pus-pain, du pus-chyle, du pus-„ ménorrhéique, du pus-sébacé, „ du pus-sperme, du pus-lait, du „ pus-cataplasme, etc. » (1). Ne nous étonnons donc plus, si, par contre, *le véritable pus*, le *pus* des pathologistes est un vrai *lait*; s'il y a, comme le *petit-lait* extrait du lait, le *petit-pus* qui n'est pas extrait *du pus*, notez bien,

---

ailleurs..... « Au surplus, la putréfaction des » excrémens n'étant pas de la nature gan-» gréneuse, elle ne saurait être l'origine » d'une fièvre de l'espèce des malignes ».

(1) Parce qu'il est fait de *mie de pain et de lait*, deux sortes de *pus*. Pour cette fois, cela était si clair, si facile à deviner, que l'auteur et moi devons rougir de le dire à nos lecteurs.

mais des hydatides élevées par les épispastiques (1). Sans doute

---

(1) Voici l'observation curieuse et vraiment neuve qui a conduit M. Bressy à cette grande découverte *chimico-physiologico-pathologico-thérapeutique*. (Quand il invente tant de nouveaux mots pour exprimer ses nouvelles idées, qu'il me permette au moins d'en composer un seul, d'amalgamer à un substantif unique la multitude d'idées que fait naître sa manière de présenter le fait le plus simple et le plus connu).

« Quelque tems après l'application d'un » vésicatoire, il s'élève des vessies pleines » d'une eau roussâtre ; presque tous les épis- » pastiques commencent par élever des hy- » datides contenant de la sérosité plus ou » moins colorée. *Le premier lait que sé-* » *crète le sein après l'accouchement, est sé-* » *reux et jaunâtre ; il n'a guère plus de con-* » *sistance que de l'eau.* Cette transudation » de sérosité a toujours lieu dans l'action des » caustiques, des irritans, dans les compres- » sions, dans les éruptions, et elle précède » la suppuration. Elle est au pus ce que le » petit-lait est au lait. C'est le petit-pus ou

que le pus contient aussi du beurre, puisqu'il *est saponable*; car, nous dit encore M. B., *la saponation n'est que la neutralisation des corps gras.*

» le sérum du pus. Ce sérum qui contient
» déja des molécules du pus, est le véhicule
» du germe le plus pur ; c'est lui qui est pré-
» féré pour l'inoculation de la petite-vérole ;
» *sa couleur jaunâtre n'est point inquié-*
» *tante*; elle vient de quelques globules de
» sang ou *d'une autre humeur non dégéné-*
» *rée.* (Peut-on plus habilement se tirer
» d'affaire quand on rencontre les faits en
» opposition avec sa théorie?) Le sérum
» précède le pus, le pus précède la sanie
» gangréneuse; d'après la série ordinaire des
» opérations de la nature dans les éruptions,
» le sérum est l'humeur la moins à redou-
» ter, parce que, selon cet ordre, elle est
» la plus éloignée du période gangréneux.
» *Le pus mûr avoisinant le période gan-*
» *gréneux, doit être plus suspect*». On
verra plus bas où il veut en venir.

Les anciens ont eu bien de la peine à compter sept merveilles : pauvres gens ! Qu'ils seraient ébahis et honteux, s'ils voyaient l'ouvrage de M. B. ! Chaque page contient une foule de miracles bien plus étonnans que ces merveilles, œuvres matérielles d'une foule de bras, puisqu'ils ne reconnaissent pour inventeur et *opérateur* que le génie d'un seul homme. Il serait bien essentiel, *de populariser*, toujours pour me servir du langage et je pense de l'opinion intime de l'auteur, il serait essentiel, dis-je, *de populariser* toutes ses belles découvertes; aussi je regrette bien en ce moment d'avoir suivi assez exactement la marche méthodi-

que et graduée de l'ouvrage ; car plus j'avance et plus entraîné d'enchantement en enchantement, je m'aperçois que ce que nous avons dit, est au-dessous de ce que nous aurions encore à dire, si les bornes, dans lesquelles nous voulons nous renfermer, laissaient un peu plus d'espace. Le lecteur ne s'en prendra donc pas à moi, mais à l'intérêt même que m'a inspiré dès son début la théorie de la contagion (ce qui m'a fait hâter de lui parler de ce que j'y ai vu d'abord), s'il n'apprend pas de moi comment la *suppuration* n'est autre qu'un *guillage* et le *guillage*, qui est le *dégagement d'une matière animale par une douce fermenta-*

tion, n'est autre *chose qu'une vraie suppuration*; « car dans l'une et l'autre fermentation, la matière excrétée est blanche et levain : » *ergo* c'est du pus, et toujours du pus; comment « le moût de bierre qui est un extrait d'embryons d'orge et de leur première nourriture, est une telle courentration du principe de vie végétale, qu'elle est arrivée à l'animalisation : » *ergo*, « que le guillage ou la fermentation cérévisienne produit le dégagement d'une matière animale, cela n'est pas étonnant ». *Euge*, *euge* M. B. encore un dégré, encore une hypothèse; la chûte n'en sera pas plus lourde : et nous allons voir courrir et entendre

parler le *moût*, *les embryons* d'orge, les voilà tous animalisés par la suppuration ; et quand on sait comme vous, vous seul après Dieu, rendre aux vieillards, aux paralytiques, pour les «refaire, » les conserver, le fluide vital » qui leur manque» : quand on sait comme Pyrrhus pour les mau de rate, Adrien pour les hydropisies, Vespasien pour les opthalmies; quand on sait comme St.-Hubert pour la rage, St.-Roch pour la peste, Mesmer pour presque toutes les maladies; en un mot, quand on sait (ce qui n'est pas nouveau pour les Espagnols, les Anglais et les bons Français) *guérir les écrouelles* en les touchantdu bout des doigts, etc.

ce que je vous propose n'est rien : il n'y a plus qu'à souffler et à dire *fiat* : en attendant, la conclusion générale de tout ceci est que comme la bière de *germinal* est la meilleure, *ergo* la petite-vérole de *germinal* est la meilleure, *ergo* voulez-vous savoir conduire et traiter la petite-vérole ? voulez-vous être sûr d'obtenir dans toutes les saisons « un guillage variolique de germinal ? » Allez dans une brasserie, consultez les brasseurs et pénétrez-vous bien des principes de leur art, dont « toutes les opérations ont un rapport manifeste avec les fonctions vitales animales. » Oh ! la singulière école de physiologie, de pathologie et de

thérapeutique ! Comme il serait possible qu'on doutât de la réalité de tout ce que je viens de dire, et certes je serais loin d'en vouloir aux incrédules, car moi-même j'ai de la peine à en croire mes yeux, malgré mon desir d'abréger, je vais mettre sous ceux du lecteur une petite partie de cette grande et extraordinaire théorie, qui fait un des principaux, un des plus longs articles de l'ouvrage et un des mieux suivis. Immédiatement après avoir dit, contre l'observation et l'expérience des plus grands praticiens, que le virus variolique n'est pas toujours le même, qu'il peut inoculer une petite-vérole d'une qualité plus ou moins mauvaise,

quand il est bien connu que cela dépend de l'état particulier du sujet qui reçoit et non de celui qui donne le virus (question que j'ai déja traitée dans mon ouvrage sur la vaccine, à l'occasion même de cette maladie, dont on a voulu dire la même chose, pour ajouter au discrédit dans lequel on voulait la jetter); l'auteur commence ainsi ses leçons de *brasserie* et de *physiologie comparées.*

„ Nous avons posé pour principe „ que la petite-vérole contractée „ naturellement, était engendrée „ par un *pollen*, une espèce „ de *poussière noirâtre* [c'est, „ la mauvaise semence] qui donne des ailes au virus variolique

„ et permet à l'air (ce qui n'ex-
„ clut pas la propagation méca-
„ nique) de la porter sur une
„ partie privée d'épiderme, les
„ narines, les lèvres, et de don-
„ ner naissance à une petite-vé-
„ role gangréneuse, ou con-
„ fluante. Cependant le sérum,
„ le pus de cette petite-vérole is-
„ sue d'un germe gangréné, et
„ dont la dernière *excrétion érup-*
„ *tive* sera une *poussière gan-*
„ *gréneuse*, inoculé procurera
„ une petite-vérole discrète et
„ sans complication de gangrène.»
Nous avons déja vu combien les contradictions coûtaient peu et embarrassaient peu l'auteur (1), en voici une nouvelle preuve.

---

(1) Non-seulement les contradictions lui

„Comment une petite-vérole pro-
„venant d'un germe gangréné
„qui produit une petite-vérole
„confluente du plus mauvais ca-
„ractère, fournit-elle un sérum,
„un pus même, qui, inoculé,
„procure une petite-vérole très-
„bénigne, n'ayant absolument
„aucune espèce de putridité dans
„tout son cours?"

---

coûtent et l'embarrassent peu, mais il affecte de s'y livrer sans aucune mesure, on en verra encore quelques preuves; on en trouverait mille pour une dans ce singulier ouvrage; mais dans aucun autre il serait possible d'en trouver un exemple semblable au suivant. Ordinairement tous les auteurs, lors même quils avancent comme positif quelque chose qu'ils savent bien être hasardé, ils cherchent à l'environner de quelques preuves, à l'étayer de quelques faits vrais ou supposés. Mais bien différent, et en aucun point, ne suivant la route vulgaire, M. Bressy

„ Ce qui se passe dans la com-
„ munication de la petite-vérole
„ par l'insertion, se passe de même
„ dans le développement de la
„ fermentation, au moyen d'un
„ levain, dans une décoction
„ d'orge convenablement prépa-
„ rée, pour fabriquer de la bière
„ en « suivant ces deux espèces de
„ fermentations exactement les

---

avance et soutient les opinions les plus extraordinaires; et il se fait une espèce de gloire d'avouer que c'est sans preuves ni faits à l'appui qu'il les avance et les soutient. Ainsi après des détails aussi dégoûtans que peu concluans pour ce qu'il veut prouver sur le scorbut et les écrouelles, il dit: « Les » écrouelles sont certainement contagieuses; » je m'en suis assuré par des expériences » directes : bien d'autres avaient eu cette « opinion; mais je ne connais aucun fait » qui confirme leur propagabilité ».

„ mêmes, l'une dans la nature
„ morte, du moins en apparence,
„ et l'autre dans la nature vivante;
„ nous résoudrons sans contrainte
„ le problême » dont il est ici ques-
„ tion, et nous y puiserons *des*
„ *principes pour gouverner les*
„ *variolés*, etc. "

Suit en effet le long et complet examen, parallèle des opérations du brasseur et du traitement de la petite-vérole, auquel l'auteur en fait très-exactement l'application; parallèle dont nous avons, pour en donner une légère idée, extrait les phrases curieuses qui ont précédé cette dernière citation. Néanmoins n'allez pas rire ou vous extasier. Ce n'est là que l'aurore (il

est vrai qu'il est impossible qu'elle soit plus brillante) des folies ou des prodiges; (car nous ne doutons pas *influencer* les jugemens). Eh ! que diriez-vous si je vous renvoyais aussi «dans l'atelier de l'artiste fondeur de suif en branche, dans l'atelier de « l'artiste qui fait frire un aliment du règne végétal ou du règne animal, pour découvrir à nu tout le mécanisme, toutes les opérations de la transpiration » ; c'est à vous MM. les médecins que je m'adresse au nom de l'humanité souffrante, à vous qui ne voyez, qui ne rêvez, ne parlez que transpiration supprimée, que transpiration à rétablir ; qui ne bataillez que dans cette intention;

ne devriez-vous point être honteux de faire tant d'efforts, souvent si inutiles, pour parvenir à un but si aisé à atteindre, pour maintenir ou remettre en activité une fonction qui repose sur les *procédés physiques les plus simples*. En bonne foi, ne devriez-vous pas rougir de votre ignorance ? hâtez-vous donc pour votre honneur, pour l'avantage de vos malades, de faire cesser un si grand, si préjudiciable scandale: courrez consulter M. B., suivez cet *artiste sanitaire* dans ses ateliers à fondre et à frire ; c'est lui qui sait faire suer, vous pourrez en juger par vous-mêmes, quand pour vous convaincre, il commencera par dire, *en protestant*

qu'il n'est pas permis d'en douter (1) : „ je ne fais entrer „ pour rien la force organique „ pour entretenir la transpiration, „ *parce qu'il n'en est pas besoin*" (cela s'appelle savoir démontrer, et vous savez de reste que M. B. ne démontre jamais autrement) „ il suffit de l'irritabilité „ qui entretient la chaleur ; pour „ le reste les organes sont tellement co-ordonnés, et les matières composant le corps ont „ des propriétés tellement en harmonie avec sa structure, que „ cette fonction (la transpiration

---

(1) Et il croit que cette protestation suffit pour convaincre ; car il a une si grande confiance dans sa parole, qu'il est persuadé qu'elle tient lieu de toute preuve.

„ insensible), s'exécute, pour
„ ainsi dire, *sans le concours*
„ *de la vie ;* car elle aurait lieu
„ *même dans le cadavre* dont on
„ entretiendrait la fluidité de la
„ graisse par une chaleur artifi-
„ cielle ou extérieure, etc. »

Des auteurs entr'autres le grand St.-Augustin, qui ne s'est pas toujours mêlé que de dévotion, et Bartholin, citent des hommes qui suaient à volonté et sans autre moyen que leur volonté. Les recueils de faits extraordinaires parlent de sueurs qui ont eu lieu après la mort. Jusqu'à présent j'avais regardé ces histoires comme des contes, des facéties dignes de figurer à côté du miracle du sang de St.-Janvier. Mais

M. Bressy, qui leur doit peut-être sa belle théorie, ou plutôt son heureux mécanisme de la transpiration (il faut si peu de lumières aux génies supérieurs pour voir très-clair où le vulgaire, qui cependant renferme quelquefois d'habiles gens, ne voit goutte); M. Bressy, dis-je, me force de rendre toute ma foi à ces piquantes et extraordinaires merveilles: bien plus, à ma très-grande satisfaction, il les dépouille de tout l'étonnant, de tout le surnaturel que je leur trouvais, avant de connaître son procédé aussi simple qu'ingénieux (qualités dont le rare et précieux avantage double le mérite des inventions et la gloire des inven-

teurs) pour faire suer même les morts, en entretenant artificiellement la fluidité de leur graisse, pourvu toute fois qu'ils en aient. Bien que j'avoue que cette clause est, sans qu'il soit besoin de l'énoncer, la condition essentielle et *sine qua non*, je ne puis m'empêcher d'observer qu'elle ressemble un peu au fuyant banal des charlatans, pour sauver l'honneur de leur secret, qui, quand ils vous le vendent, est le spécifique inmanquable de votre maladie ; mais lorsqu'on leur expose et qu'on leur démontre qu'on n'est pas guéri, *c'estque*, vous disent-ils effrontément, votre maladie n'est certainement pas celle contre laquelle *mon remède* est bon, car il est infaillible : et à

chacun de même, quelque maladie qu'il ait.

Un principe bien posé, les applications en sont faciles : maintenant donc, je vais un peu plus loin que M. Bressy, et je lui soutiens, pour l'honneur de sa doctrine, que ce qu'il dit de la transpiration, est nécessairement applicable à toutes les autres fonctions ; car pour toutes, de même que pour la première (il lui est impossible de le nier jusqu'à ce qu'il nous ait donné une physiologie générale de sa façon) *les organes sont aussi bien co-ordonnés, et les matières composant le corps ont des propriétés qui sont en aussi bonne harmonie avec sa structure*, que

possible est (autrement *la machine* ne se soutiendrait pas) tellement qu'on peut en conclure comme il fait pour la transpiration, que chaque fonction *s'exécute, pour ainsi dire, sans le concours de la vie, puisqu'il suffit de l'irritabilité qui entretient la chaleur*, et qu'à son défaut, on peut y suppléer " par une chaleur » artificielle ou extérieure » : ensorte qu'il est possible que beaucoup d'individus qui ont l'air d'être bien vivans, ne soient que des cadavres ambulans, *morts à la vraie vie* (1), à qui le plus pe-

(1) Selon M. Bressy, « la vie de l'animal à sang chaud n'est que la chaleur entretenue par une irritation habituelle, dont il a la confiance ».

tit degré de refroidissement peut causer ce qu'on appelle, mais bien à tort, *une mort subite* : ensorte qu'il est possible d'empêcher les malades de mourir en remplaçant chez eux « l'irritabilité qui » entretient la chaleur par une ,, chaleur artificielle ou exté- » rieure ,, : ensorte que, etc., etc. On voit de combien de belles et heureuses applications cette nouvelle donnée physiologique est susceptible ; et M. Bressy, en homme qui veut, avec raison, poursuivre le succès et ses découvertes et l'honneur qui doit lui en revenir, n'a pas toujours laissé à autrui le soin de faire ces applications.

Ainsi cette magnifique et si

utile expérience sur la graisse dans les cadavres, nous conduit tout droit à la théorie nouvelle et inouie de ses usages dans les corps vivans : voici comment l'auteur s'exprime : « la graisse a des usa-
« ges dans l'économie animale,
« *qu'aucun physiologiste, qu'au-*
„ *cun praticien n'avait soup-*
„ *çonnés*; (rien de plus vrai, M. B., et vous auriez eu tort de prendre un ton plus réservé) mais poursuivons : " elle est le mo-
„ bile de la transpiration insensi-
„ ble; (vous venez de nous en donner la démonstration expérimentale) " elle *assouplit*, elle
„ *endurcit*, elle *liquefie*, elle
„ *coagule* „. Après ce petit échantillon d'une parfaite antithèse qui

vaut à lui seul, je pense, la longue énigme du sphinx moderne; (lequel, si on lui eût envoyé cette gentille phrase, se serait, à coup sûr, cru deviné) suivent les développemens et la théorie de l'action médicamenteuse de la graisse, ce qui n'est pas moins admirable que tout ce que nous venons de voir, je me trompe, tout ce que nous venons d'entendre seulement.

„ Une tumeur, un engorge-
„ ment séreux, une fluxion, une
„ infiltration sont autant *d'apan-*
„ *thismes* ou de congestions
„ d'humeurs distribuées dans des
„ réseaux de tubes capillaires. Si
„ on les recouvre d'une huile
„ fixe à la température de

„ trente-deux degrés, on forcera
„ l'humide à se dissiper en va-
„ peurs; *et elle-même ira le*
„ *remplacer*": ô belle, mille fois belle, sublime, mille fois sublime découverte! découverte à jamais précieuse qui nous fournit un moyen si simple, selon l'auteur, si facile de guérir les hydropiques (dont la maladie est si souvent l'écueil de la médecine et le désespoir du médecin) et ce que l'auteur ne dit pas, mais qui en est la conséquence sous-entendue, de les engraisser en même tems.

En effet, ne pouvant les faire suer en échauffant leur graisse, parce qu'en général ils n'en ont guère, il est très-naturel et très-

conséquent, d'après la théorie précédente, de les faire suer en leur fournissant artificiellement la graisse nécessaire et chauffée au degré convenable; comme on vient de le voir dans la contre-expérience, sur les tumeurs, les engorgemens séreux, les fluxions et autres congestions; et cette seconde opération prouve la première aussi mathématiquement que l'addition fait pour la soustraction et d'après le même raisonnement. Il est donc plus que certain, s'il est possible de parler ainsi, pour mieux dépeindre l'assurance avec laquelle M. B. nous le dit, que „ les bains, „ les onctions d'huile grasse, „doivent favoriser la guérison

„ de l'hydropisie , en évaporant
„ l'eau infiltrée , *en fournissant*
„ *aux pores absorbans* des mo-
„ lécules huileuses qui vont *lu-*
„ *brifier* le systême urinaire , en
„ réorganissant la peau , ou , *ce*
„ *qui est égal* , *en la racornis-*
„ *sant* et *en allant remplacer l'hu-*
„ *mide dissipé* ». Par conséquent ils se trouveront donc aussitôt engraissés que guéris. On voit que je ne suppose rien , et c'est par le même mécanisme que la graisse, l'huile, *indépendamment de toute addition métallique* , *oxygénée* etc. guérit la *syphilis*, les *scrophules*, etc. Quelle clarté ! Quelle simplicité ! Brown lui-même s'avouerait surpassé. Après la dépense d'admiration que

je viens de faire, quelle expression assez neuve, quelle exclamation assez forte trouverai-je maintenant pour dire que cela est beau! oh oui, beau! *plus beau que nature!* comme disent les enthousiastes du beau idéal, et ici il ne faut pas *seulement* être enthousiaste, mais parfait connaisseur, pour bien sentir le prix, le mérite de tant et de si grandes découvertes.

Comme il s'occupe de tout, que rien ne lui échappe sous ce titre modeste de théorie de la contagion, (on ne peut plus adroitement cacher le mérite) pendant qu'il sera dans sa fonderie, ou qu'il tiendra la *poële à frire*, M. B. vous apprendra

par manière de passe-tems (car il sait mettre à profit, en bon observateur, tous les instans, et en bon économiste, tous les résidus) comme on peut rendre *d'une meilleure qualité le résidu du suif fondu, vendu sous le nom de pain de creton pour la nourriture des chiens et des cochons.* Si le législateur des Juifs eût connu ce secret ou qu'il en eût pressenti la découverte, il aurait sans doute été moins sévère à l'égard de ces derniers animaux. Mais qui pouvait prévoir que l'art parviendrait jamais à ce haut degré de perfection. Il n'appartenait qu'à M. B. à nous en fournir la preuve, et à désespérer par ce coup de maître tous

les *ministres de fonderie* de suif en branche, voir ceux du dix-neuvième siècle, de ce grand siècle qui commence, lesquels seront sans doute désespérés que se soit à un savant appartenant plus au dix-huitième siècle, ce petit et misérable siècle qui *n'a rien vu naître, ni rien produit de bon*, que soit dû le perfectionnement de leur métier, à un savant dont l'art est assez étranger *au leur*. Cependant on ne peut sans injustice lui reprocher cette petite excursion, quand tous les autres métiers veulent bien non seulement faire et savoir la médecine (ce qui peut se distinguer), mais la changer, la perfectionner, etc. Voyez seulement les différens

journaux ; de quoi sont-ils remplis quand leur *pabulum* le plus succulent, la guerre et toutes les autres calamités publiques et particulières ne les alimentent pas? de médecine.

Mais ce qu'on ne peut pas ne pas lui représenter, c'est que les mauvais exemples ne doivent jamais servir d'autorité ou de préceptes ; que s'il est permis de s'occuper un peu du métier d'autrui, de chercher à le perfectionner, ce ne doit être qu'après avoir exécuté tout ce qu'on avait promis, ou au moins la plus grande partie de ce qu'on avait promis de faire dans le sien : M. Bressy peut-il en conscience se flatter de s'être acquitté de son devoir,

d'avoir rempli ses engagemens, lorsque dans une prétendue théorie de la contagion, pleine d'un vain et amphigourique étalage de sciences accessoires, il n'y a pas un mot qui ait rapport à la distinction précise à faire entre les maladies contagieuses et celles qui ne sont qu'épidémiques, question déjà tant débattue, question qui s'agite de nouveau, chaque fois qu'une contagion ou qu'une épidémie grave se manifeste, et néanmoins question encore indécise.

Cependant de toutes les discussions auxquelles les maladies peuvent donner lieu, il n'en est pas de plus essentielles à bien éclaircir et à fermer par une dé-

cision certaine et authentique, que celles relatives à leur propriété d'être ou de n'être pas contagieuses. En effet il ne s'agit pas de la fixation d'une place dans le système nosologique, de la détermination d'un mode de traitement que le praticien doit toujours, indépendamment de tous les préceptes généraux, modifier selon les circonstances, ou de tout autre objet d'un intérêt plus ou moins relatif, d'une importance plus ou moins secondaire, mais d'un objet d'un intérêt général, d'une importance majeure; il s'agit non de la santé, de la vie de quelques individus menacés çà et là (ce qui cependant serait déjà beaucoup) mais de la

santé, de la vie de milliers d'individus, de l'existence de générations entières qu'une fausse sécurité dans un cas, une crainte, une épouvante mal fondée dans l'autre, peuvent précipiterda ns les plus grands dangers et même livrer à une mort certaine, si on se trompe sur le caractère contagieux ou non contagieux d'une maladie, soit en décidant qu'elle n'est pas contagieuse quand elle l'est réellement, soit en décidant pour l'affirmative quand elle ne l'est réellement pas. Que d'exemples je pourrais citer de ce que j'avance, exemples funestes, suites d'erreurs de ce genre commises par de très-grands praticiens. Il eût donc été

beau de tenter de les faire éviter à l'avenir, et glorieux d'y parvenir, lors même que la tâche qu'on aurait entreprise n'en aurait pas fait un devoir exprès. Sans prétendre réparer le coupable oubli de M. Bressy et remplir la grande lacune qui existe, à ce sujet, dans le dogmatique de l'art, je vais hasarder de présenter le résultat des réflexions que j'ai faites sur ce point de *controverse médicale.* Car ici il n'y a pas besoin d'attendre de nouveaux faits pour débattre et terminer la question; il en existe assez, et ce sont les faits mêmes qui trompent: c'est donc de l'examen sévère, de l'analyse critique des circonstances accessoires à

ces faits, qu'on peut espérer d'obtenir une utile vérité.

Pour y parvenir, je crois que le premier pas à faire consiste à bien s'assurer des causes qui ont produit l'erreur, et c'est à l'égard de ces causes qu'est applicable ce que je viens de dire, que ce sont les faits mêmes qui trompent; car je suis plus que persuadé qu'elles proviennent de ce qu'on n'a pas assez précisément (soit qu'on ne s'y soit pas suffisamment appliqué, soit que réellement on n'ait pu y parvenir) distingué la vraie contagion de la simple épidémie, le caractère de l'une de celui de l'autre. Il est difficile que deux objets se ressemblent plus que ne le font une épidémie très-

forte, et la contagion très-active. Voilà le fait : il faut donc chercher hors du fait les moyens de les distinguer. C'est parce que séduit, déterminé par le premier apperçu, on a négligé cette voie, qu'on a regardé comme contagieuses des maladies seulement susceptibles de devenir épidémiques et que, par contre, on a rangé, ou voulu ranger des maladies contagieuses parmi celles qui ne le sont pas.

Mais comment faire cette distinction? c'est là le point capital; c'est là un article essentiel de toute théorie de la contagion, que son omission seule rendrait et incomplète et imparfaite; ou plutôt c'est là le fondement, la

base de la vraie théorie, la contagion; c'est là aussi le point que je ne veux pas traiter, du moins en ce moment, n'ayant pas l'énorme présomption de prétendre, dans quelques lignes, faire ce qui n'a pu être fait dans un si gros volume. Je vais seulement hasarder encore quelques réflexions, que, dans ma façon de voir, je regarde, non pas comme une vraie théorie, mais comme des données qui pourraient, dans un plus mûr examen et avec de plus grands développemens, conduire à la solution du problême.

La faculté contagieuse, dans les maladies qui en sont douées, est inhérente à la nature même de ces maladies, est permanente, et

s'exerce constamment et généralement, toutes les fois que sa cause spécifique agit ; laquelle action s'exerce isolément sur chaque individu qui y est exposé et indépendamment des circonstances accessoires provenant des climats, des localités particulières, de l'air, des alimens, des saisons, des affections de l'ame, de l'état physique des individus, des maladies intercurrentes, etc.; circonstances accessoires qui peuvent seulement rendre la maladie contagieuse plus grave, plus difficile à combattre, et lui faire prendre le caractère épidémique. Aussi voyons nous que la plupart des maladies contagieuses, la rage et la fièvre jaune exceptées (et l'on

est en dispute, pour savoir si l'une existe, et si l'autre est vraiment contagieuse) ont pour signe essentiel et constant, à un très-petit nombre près d'exceptions individuelles, une action éruptive, soit générale, comme dans la petite-vérole, la rougeole, la gale, etc., soit particulière, comme dans le charbon, la vaccine, la peste, etc. et que son effet tend à la formation, à la sécrétion et à l'excrétion de l'humeur propre à caractériser la contagion et à la transmettre. D'où il suit que toute maladie contagieuse peut bien cesser d'être épidémique, mais ne peut jamais cesser d'être contagieuse, comme nombre d'auteurs l'affir-

ment pour diverses maladies. C'est ainsi que la petite-vérole, par exemple, se développe toujours toutes les fois qu'on expose à son action des individus susceptibles de la contracter; que la principale cause qui la rendait épidémique, dépendait de la quantité d'individus qu'elle pouvait attaquer, et, quoiqu'il soit probable que désormais elle ne sera plus épidémique, elle ne cessera pas pour cela d'être contagieuse.

Le caractère épidémique, au contraire, n'existe aucunement dans la maladie même qui forme l'épidémie, et conséquemment ne peut être regardé comme une faculté, propriété ou qualité spé-

cifique inhérente à cette maladie. Il est éventuel et déterminé accidentellement, mais uniquement par les circonstances accessoires que je viens d'indiquer comme absolument indifférentes à l'existence de la faculté contagieuse, et avec laquelle on l'a souvent confondu. C'est ainsi qu'on a quelquefois pris une maladie simplement épidémique, pour la *peste*; c'est ainsi qu'on regarde universellement la *dyssenterie* comme une maladie contagieuse, tandisqu'elle n'est qu'épidémique: c'est ce que je démontrerai dans un ouvrage à ce sujet.

D'où il suit : 1° que le concours de ces circonstances, lesquelles agissent d'une manière

générale et collective sur tous les individus réunis où elles existent, les prédispose plus ou moins, selon leur tempérament, leur état physique ou individuel, au mode de dérangement qu'il doit amener dans la santé pour déterminer la maladie épidémique.

2° Que la même maladie peut être épidémique ou non épidémique, selon les circonstances, ainsi que cela a lieu pour la dysenterie, le catarrhe, les diverses fièvres, etc.

3° Qu'ainsi que l'a observé Hippocrate, la plupart des maladies aiguës simplement sporadiques, sont susceptibles de devenir épidémiques.

4° Que toutes les maladies

constitutionnelles sont des espèces d'épidémies plus ou moins légères.

5° Qu'une épidémie est plus ou moins forte, plus ou moins dangereuse, plus ou moins meurtrière, selon le nombre, l'intensité des causes déterminantes, et la nature de la maladie ; ensorte que, si cette maladie est très-grave par elle-même, si les causes déterminantes très-fortes, très-multipliées, ont agi pendant longtems, les ravages de l'épidémie peuvent devenir si multipliés, si rapides, si meurtriers, qu'ils simuleront l'effet de la contagion la plus active.

6° Que, dans l'un et l'autre cas, l'abattement ou la force mo-

rale peuvent bien rendre la maladie plus ou moins grave, une fois qu'elle est déterminée ; mais que lors d'une épidémie l'abattement moral peut rapidement remplacer l'effet lent des causes prédisposantes, et la force morale, au contraire, peut combattre l'action antérieure de ces causes et garantir de l'épidémie ; quand, dans la contagion, la force morale, ou l'ignorance du danger, ce qui est égal en pareil cas, ne garantit aucunement de l'effet de l'action spécifique du principe de la contagion, quand cette action a eu lieu ; c'est ainsi que la peste ne fait pas moins de ravage chez les peuples soumis au dogme de la prédestination ; que la petite-

vérole n'en fait pas moins parmi les enfans qui ne la craignent pas et parmi les peuples où elle s'est manifestée pour la première fois, et qui, ne la connaissant point, ne la redoutaient pas du tout.

7° Que l'épidémie s'use en partie par elle-même, et que la contagion poursuit sa proie toujours avec les mêmes armes et les mêmes forces ; et cela, parce qu'elle a un principe constant ayant son existence particulière, son mode d'action spécifique bien déterminé, comme on le voit pour toutes les maladies évidemment contagieuses ; tandis que l'épidémie ne dépend pas d'un principe particulier, doué des mêmes attributs, mais d'un concours de

causes qui, par la même raison qui les a fait se réunir, se développer, doivent se diviser, s'atténuer et s'éteindre d'elles-mêmes, en supposant que l'art ne s'efforce pas de concourir à ce but.

8º Qu'indépendamment du traitement particulier des malades dans l'un et l'autre cas, de l'emploi des moyens généraux de salubrité, il est une manière très-efficace d'arrêter la contagion qui n'est pas à beaucoup près aussi heureusement applicable dans l'épidémie, et cela en opposant à la première une barrière en quelque sorte mécanique, en interceptant toute communication entre les infectés et ceux qui ne le sont pas, etc. etc.

Mais au lieu d'ennuyer plus longtems le lecteur de nos propres observations, ramenons-le auprès de M. Bressy, qui en a de nouvelles et d'une toute autre importance à nous communiquer. Que ne puis-je, en effet, développer avec lui la nouvelle æthiologie du scorbut! laquelle, selon lui, n'est pas dans Lind; mais, dit-il, qu'il a bien su y trouver (et il est très-piquant de voir M. Bressy accuser Lind d'avoir oublié et omis l'objet dont il s'occupait spécialement). Que ne puis-je répéter aussi souvent et en autant de façons qu'il le fait, que le *scorbut est l'effet d'un vice de l'atmosphère, qui n'est pas de la nature de celui qui*

putréfie aériennement; mais de l'espèce qui moisit . . . qu'il est la même chose que la moisissure . . . que la moisissure et le scorbut se ressemblent . . . que le mécanisme de leur production est le même ; que, dans un vaisseau enveloppé de brouillards, *ceux qui le montent se moisissent, etc.* Voilà de l'éloquence dans le genre didactique; mais M. B. a aussi de beaux mouvemens oratoires, de brillantes saillies dans le genre sublime : témoins le chapitre sur le *suétudisme;* l'un des plus pleins, des plus forts, des mieux suivis de son ouvrage, et qui, indépendamment d'une *nosologie* et d'une *thérapeutique* tout-à-fait

nouvelles (lesquelles nous prouvent aussi clairement que deux et deux font quatre, que les médecins, jusqu'à ce jour, n'ont été que des sots et des ignorans de vouloir guérir, et les malades des imbécilles et des dupes de vouloir qu'on les guérisse de maladies auxquelles le *suétudisme* peut habituer, ou, ce qui rendra mieux la pensée de l'auteur, puisque c'est la manière même dont il s'exprime, *de maladies que le suétudisme fait s'habituer*, contient plus de miracles que ne font *l'ancien et le nouveau testament réunis* (lesquels, au reste, occupent aussi une bonne place dans ce profond et sublime chapitre (1),

---

(1) Ceci est un peu *antithétique*, pour ne

puisqu'il renferme la véritable théorie de la création et l'exposition des divers procédés qui ont concouru à l'accomplissement de ce grand et magnifique ouvrage; théorie et procédés auxquels il paraît démontré, d'après cela, que la Genèse (que M. Bressy sait lumineusement commenter) n'a rien entendu, puisqu'elle se

---

pas dire contradictoire, mais cependant très-exact. Les extrêmes se touchent; d'ailleurs, en style poétique et oratoire ces expressions sont presque synonymes; et il faut bien se monter au ton du sujet que l'on traite; si le lecteur, *trop pointilleux ou trop borné*, n'est pas content de mon expression et de mes excuses, à l'exemple de mon auteur, le laissant se débattre pour m'entendre, je lui dirai qu'il est fâcheux s'il ne peut y parvenir; mais que je n'avais pas d'autre moyen de rendre ce que j'éprouvais.

contente de dire : *Dieu créa* ... *Dieu dit :* FIAT LUX, *et lux facta est.*

Pour prouver que je ne dis rien de faux, rien d'outré, je ne puis me défendre d'offrir quelques échantillons de ce chapitre sur le *suétudisme*, et de la manière dont s'exprime l'auteur sur les merveilles opérées par ce *créateur universel.*

D'abord voici ce que c'est que le *suétudisme :* „ Le suétudisme „ ou l'action réfractaire du corps „ vivant à l'irritabilité ou à la „ corruptibilité, est un de ces „ mystères de la physique vi- „ vante, qui déconcerte le plus „ la sagacité des ministres de „ santé “. Mais il n'a pas décon-

certé la sagacité de son ministre particulier, qui a bien su lui arracher tous ses secrets, mais sans qu'il ait à se plaindre de l'audace de ce nouveau Prométhée, puisque, bien que ce soit pour le détrôner, il le fait dieu. Cependant, mystère pour mystère, M. Bressy avouera que l'idée sublime d'un être supérieur, incompréhensible, indéfinissable, présenté comme l'auteur de tout, comme ayant tout créé, tout coordonné, vaut bien la baroque et mesquine idée d'un *suétudisme* qui n'a rien fait qu'un germe primitif; qui même, malgré ce que son nom indique, n'a pu le maintenir comme il l'a créé, et a laissé à son collègue le *hasard*,

le soin d'en opérer les développemens, d'en poursuivre la reproduction, et de la maintenir d'une manière constante, une fois qu'elle a été portée à un certain degré et à un certain mode ..... Que dis-je? il l'avouera ! Ah, bien loin qu'il l'avoue. „Ceci, vous soutien-„ dra - t - il hardiment ; est une „ grande erreur ; c'est pour con-„ tribuer à la détruire que je *sai-„ sis l'occasion que m'offre mon „ sujet*, pour traiter *de tous les „ germes*, en général, en même „ tems que des germes morbifi-„ ques, parce *qu'ils ont tous la „ même origine*, le SUÉTUDISME"
..... O petites maisons ! à quoi servez - vous donc ? Ouvrez vos portes à tous les fous que vous

tenez enfermés, ou abritez-en un de plus ! . . . . . Mais quoi ! parce que je ne le comprends pas . . . . O blasphémateur que je suis ! J'ai tort ; n'en doutons pas, j'ai tort. C'est un homme d'un génie supérieur ; c'est plus, c'est un prophète. Philosophes, physiologistes, théologiens, physiciens, métaphysiciens, chimistes, docteurs de toute loi, de toute faculté, savans, penseurs, raisonneurs, dans tous les genres, qui vous croyez du nombre des êtres qui ont le bonheur ou le malheur d'avoir en partage un peu de sens commun joint à un peu de pénétration, écoutez, écoutez attentivement les mystérieuses vérités que M. Bressy va vous apprendre.

Commençons par celles qui regardent la *nosologie*, puisque c'est par là que débute notre inspiré.

„ La philosophie du suétu-
„ disme appliquée à l'art de gué-
„ rir, peut de même parvenir à
„ faire accoutumer le corps aux
„ vices morbifiques. N'est-ce pas
„ par l'empire de l'habitude,
„ *qu'une maladie qui enlève le*
„ *malade en une époque don-*
„ *née, se prolonge jusqu'au*
„ *terme ordinaire de la vie*".
(et de suite il va nous dire que cela va même au-delà de ce terme, ce qui est bien plus beau et bien plus extraordinaire; mais poursuivons) „ Par exemple, la pul-
„ monie, qui se termine ordinai-

„ rement par la mort en un an
„ ou deux au plus, *émoussée par*
„ *le suétudisme*, *prend le nom*
„ *d'asthme*, et dure même, avec
„ une sputation purulente, trente,
„ quarante, cinquante ans et plus;
„ l'hémopthisie, le marasme, le
„ cancer, les obstructions, en un
„ mot, *toutes les maladies mor-*
„ *telles s'habituent et peuvent*
„ *conduire les malades au-delà*
„ *des termes que leur vie aurait*
„ *atteints sans elles, s'ils savent*
„ *contraindre leurs organes à se*
„ *ployer aux nouvelles fonc-*
„ *tions que leurs dégradations*
„ *exigent d'eux.* Aussi les *mé-*
„ *decins philosophes* n'ont-ils que
„ deux méthodes de traiter les
„ maladies chroniques, qui ne

„ sont fondées l'une et l'autre que
„ sur l'empire de l'habitude : la
„ première *est d'habituer le ma-*
„ *lade à sa maladie;* la seconde
„ est de détruire l'habitude, en
„ forçant la nature à prendre une
„ direction inverse de celle qu'elle
„ a suivie pour effectuer les lé-
„ sions qu'on veut combattre. Par
„ tout autre traitement on tue ou
„ on laisse mourir". Et ce n'est
pas tuer, et ce n'est pas laisser mourir, que de dire de sang-froid à un malade : tout le traitement de votre maladie consiste à vous habituer à votre maladie, qui n'est elle-même qu'une mauvaise habitude, ou à changer cette mauvaise babitude; car M. Bressy répète cette définition des mala-

dies : „ Les maladies sont un „ désordre occasionné dans les „ fonctions vitales par une habi- „ tude supprimée, par une habi- „ tude qui trouble l'organisation, „ par une habitude subversive „ de toutes les habitudes anté- „ rieures " (1).

Qui ose soutenir que tout cela n'est ni nouveau, ni curieux; que tout cela n'est pas, surtout, très-

---

(1) Notez bien surtout qu'il a dit précédemment que les maladies proviennent d'un principe expectant particulier, fourni par les divers organes, et que, comme la matière expectante de la *petite-vérole*, de la *rougeole*, est fournie par le thymus qui se détruit, de même la matière expectante des *fièvres malignes*, des *squinancies*, des *péripneumonies*, des *fièvres catharrales*, etc. *laquelle se développe selon les âges*, est fournie par d'autres organes qui ne se détruisent pas.

bien exprimé et, par-dessus tout, très-bien prouvé ? Néanmoins il le flanque encore de plusieurs expériences de physique et en tire cette conclusion : „ Nous ne „ devons pas être étonnés que „ l'habitude ait de l'empire sur le „ corps vivant , puisque , d'après „ ces exemples, elle en a sur les „ corps inanimés". Et cependant ces exemples ne sont rien en comparaison de ceux dont il va accabler notre faible intelligence. C'est ici qu'il faut redoubler d'attention.

„ Le suétudisme est le créateur de l'univers : *nous n'avons » qu'à jetter les yeux autour de » nous pour nous enconvaincre.* » Nous y verrons des êtres sans

» nombre. La renaissance de ces » êtres avec des attributs constamment les mêmes, les constitue espèces. *Une espèce n'est qu'une » variété* qui se perpétue par la » génération ; *une variété n'est » qu'une espèce* améliorée ou détériorée par l'influence des causes physiques. Le chien est une „ espèce d'animal qui suit l'homme „ dans tous les climats, qui se „ nourrit des alimens les plus opposés, etc. " ; ce qui démontre évidemment et sans permettre la moindre objection, que LE SUÉTUDISME EST LE CRÉATEUR DE L'UNIVERS.

„ Les variétés, dit-on, ne sont „ qu'accidentelles, et ne parviennent jamais au rang des espèces.

„ Non-seulement les variétés ac-
„ quièrent la permanence des
„ espèces ; *mais les espèces ne*
„ *sont, comme nous venons de*
„ *le dire*, que des variétés per-
„ manentes“ (on ne saurait trop
répéter des vérités si palpables et
si clairement démontrées). „ Je
„ suis si pénétré de cette vérité,
„ que je ne crains pas d'avancer,
„ quelque étrange que cela pa-
„ raisse, *qu'un globule d'or* n'est
„ qu'une variété d'une goutte
„ d'eau ; que le cèdre du Liban
„ n'est qu'une variété du lichen ;
„ qu'un éléphant n'est qu'une va-
„ riété d'un puceron. Ce sont des
„ variétés ascendantes ou amélio-
„ rées, comme le nikel, la ronce,
„ le paresseux, sont des variétés

„ descendantes, dégradées, ou
„ détériorées, etc.“. Et pourquoi
pas en effet? les chimistes sont bien parvenus à nous prouver, à grands frais, que le diamant n'est qu'une variété du charbon. Les souffleurs ne doivent donc pas se désespérer, et pour peu que le cabaliste Bressy veuille leur communiquer de la *philosophie du suétudisme*, il leur sera facile de transformer *le germe primitif goutte d'eau, en la variété permanente globule d'or*, et ensuite de *fixer* ce métal ou le forcer *â s'habituer*.

„ C'est ainsi que le chat a pu
„ arriver à créer successivement
„ la race du lynx, du tigre et du
„ lion (on voit, à la vérité, un

peu plus d'analogie entre ces espèces, qu'entre l'eau et l'or, l'éléphant et le puceron); que le
„ cochon, en alongeant *sa trom-*
„ *pe*, en aplatissant ses pieds par
„ son énorme embonpoint, en
„ poussant de longues défenses,
„ et la flaccidité et l'ampleur de
„ la peau attirant son fourreau
„ en arrière par son seul poids,
„ *est devenu éléphant*. Pour cela
„ il n'a eu besoin que d'un climat
„ très-chaud, d'une nourriture
„ très-abondante, très-succulente,
„ et de plusieurs siècles de sécu-
„ rité. Le climat aura facilité
„ l'assimilation pour laquelle les
„ organes de cet animal ont tant
„ d'énergie; sa nourriture abon-
„ dante l'aura opérée; son poids

„ aura rendu insuffisans les deux
„ doigts qui le soutenaient ; ils se
„ seront courbés de manière que
„ les ergots postérieurs auront
„ partagé un si lourd fardeau ,
„ et il en sera résulté des pieds
„ aplatis , tels que sont ceux de
„ l'éléphant. L'excédent de la
„ nourriture nécessaire pour ré-
„ parer , se sera porté sur la
„ trompe... (J'y consens, me dira
quelque lecteur débonnaire; mais
l'instinct , si différent chez ces
deux espèces d'animaux , com-
ment a-t-il pu acquérir chez l'é-
léphant ce degré de développe-
ment, de perfection , de supério-
rité , qu'il a comparativement à
celui du cochon ? . . . Soyez tran-
quille ; nous y pensons , et nous

satisferons à tout, si vous voulez nous permettre de continuer).
„ Cet organe (la trompe) se sera
„ alongé, et son *col* étant resté
„ court (pourquoi, quand toutes les autres parties du corps ont pris un tel accroissement? Pourquoi! parce que nous voyons que c'est ainsi qu'est le *col* de l'éléphant; s'il eût été plus long, nous vous en aurions aussi facilement rendu raison. Reprenons)
„ *et son col étant resté court*,
„ *il aura été obligé de s'indus-*
„ *trier* (vous voyez que nous n'oublions pas le motif de l'instinct; il n'y en a pas de plus puissant que la nécessité) „ pour
„ prendre sa nourriture. A cet
„ effet il se sera servi de l'instru-

„ ment qui lui offrait le plus de „ ressources (cela était bien naturel) „ qui avait le plus de mobilité, le plus de sensibilité ». Précisément, sans doute, parce qu'il est, suivant vous, le produit du développement de la partie qui, dans le cochon, est une des plus insensibles, des moins délicates, et que nous, qui y entendons ou qui y cherchons moins de finesse, nommons tout bonnement *boutoir*, d'après l'usage grossier et rude auquel l'animal l'emploie, quand vous l'avez appelé, et que vous plaisez à le décorer encore du titre de trompe, en disant : « cet instrument dans » le cochon ne pouvait être que » *la trompe* ».

„C'est l'excédent de nourriture „ qui sert de matériaux pour „ créer les variétés perfection- „ nées, en les douant de nouveaux „ organes, en complétant *ceux* „ *qui sont imparfaits* (cela demanderait explication, mais nous ne pouvons pas nous arrêter à chaque ligne), ou en les ornant „ de quelques décorations; c'est „ pourquoi le cerf a la tête parée „ d'un bois, *conservant encore* „ *des inclinations des arbres* „ *dont il s'est nourri*". (Pourquoi n'en est-il pas de même de la biche? vit-elle différemment que le cerf? c'est la répétition de l'histoire du thymus-laitance qui produit chez le mâle ce qu'il ne produit pas chez la femelle).

„ On dit, et ce n'est qu'une
„ brillante tournure oratoire, ou
„ une fiction ingénieuse, que la
„ suprême intelligence, que la
„ nature a tellement dans sa sa-
„ gesse tout disposé que le cha-
„ meau est merveilleusement con-
„ formé, et a un tempérament
„ singulièrement approprié aux
„ déserts *qu'il est destiné de par-*
„ *courir*. Ces hautes jambes, etc.
„ ce réservoir extraordinaire sur-
„ ajouté, etc. ne sont-ce pas au-
„ tant de merveilles qui attestent
„ l'intelligence prévoyante de la
„ nature, pour lui rendre possible
„ le séjour des déserts brûlans?
„ Je réponds que le chameau n'est
„ ainsi conformé que *parce qu'il*
„ *a existé des déserts en Afri-*

„ *que*, et qu'un animal quelcon-
„ que, *soit un taureau, un buffle,*
„ *un cerf, ou tout autre herbi-*
„ *vore, qui s'est* condamné à
„ vivre dans ces plaines ingrates,
„ a été façonné par les agens
„ physiques, et a été amené in-
„ sensiblement à ces dimensions
„ *bizarres* qui portent l'empreinte
„ de son domicile". Suit la ma-
nière de faire que le chameau
redevienne ce qu'il a été primi-
tivement, taureau, buffle, cerf,
ou tout autre animal, et il n'y
a rien de si aisé; pour cela,
il n'y a qu'à *boucher le dé-
troit de Gibraltar, envoyer
tous les fleuves qui se jettent
dans la Méditerrannée arroser
les déserts d'Afrique et de Sy-*

ric; exhausser le lit de toute cette mer (quoique cette expression et la manière dont elle est placée ne désigne pas très-clairement la Méditerrannée, il paraît que c'est elle dont il est question, puisqu'il n'en nomme pas d'autre), *en sorte que toute l'étendue qu'elle occupe soit de niveau avec les plaines d'Afrique, qui alors seront arrosées par les fleuves européens-méditerrannéens.* Ce bon M. Bressy qui, pour améliorer le sort des chameaux, peut et veut (car il prétend que cela aura lieu, *et même assez promptement, pour peu qu'on consente à en accélérer l'évènement*) faire ce petit changement, devrait bien, pour

l'amour de l'humanité, pour la conservation de millions d'hommes, pour la paix de l'Europe, pour la tranquillité de l'univers, en faire un plus petit encore et plus facile; il devrait bien *boucher un autre détroit que celui de Gibraltar*, *exhausser le sol* d'une autre mer bien moins étendue que la Méditerrannée, et non réunir un continent à un autre, mais rattacher seulement certaine langue de terre à la partie de notre Europe, à qui elle a vraisemblablement appartenu autrefois, et à qui par conséquent elle doit un jour revenir de droit. Certainement que, s'il veut employer *sa philosophie du suétudisme*, l'affaire sera bientôt déci-

dée ; alors je suis sûr que les orateurs et les poètes, les physiciens et les naturalistes ne seront point offensés de la petite suprématie scientifique qu'il s'arroge sur eux en commençant ce second paragraphe sur le chameau par l'assertion suivante, qui n'est qu'une adroite répétition de ce qu'il a dit quelques lignes avant, au début de cet article. (*Voyez précédemment,p.*139) On dit, etc.

“ Les *orateurs* et les *poètes* qui
„ ont cru reconnaître dans la con-
„ formation du chameau l'inten-
„ tion manifeste de la suprême in-
„ telligence, de lui rendre habi-
„ tables les déserts de l'Afrique,
„ se sont trompés bien grave-
ment ....

„ Ces erreurs, quelques bril-
„ lantes qu'elles soient, entraînent
„ à de nouvelles erreurs, et offus-
„ quent la raison pendant des
„ siècles. C'est ainsi que l'igno-
„ rance du pouvoir du suétudisme
„ a fait imaginer aux *physiciens*
„ les causes finales, et aux *natu-*
„ *ralistes* la permanence invaria-
„ ble des espèces.

. . . .

„ On croyait autrefois que tous
„ les êtres vivans provenaient de
„ la corruption . . . . Les uns
„ se sont arrêtés à ce seul prin-
„ cipe; les autres ont remonté à
„ l'origine des espèces, et ils l'ont
„ attribuée à une création qui a
„ isolément fabriqué le premier
„ couple de chaque espèce, et les

„ a unis. L'insuffisance de ce
„ moyen chimérique, absurde,
„ pour peupler la terre, telle que
„ nous la voyons peuplée, fait
„ que nos livres, d'ailleurs pré-
„ cieux, sont remplis d'extrava-
„ gances qui *alarmeront la saine*
„ *raison*, lorsqu'elle se sera dé-
„ barrassée du voile qui lui dé-
„ robe la vérité.

. . . .

» Non, il n'en est pas ainsi; si la
» terre a besoin d'une intelligence
» infinie pour son existence; si
» elle en a encore besoin pour
» l'orner d'êtres organisés : elle
» n'a pas besoin *d'un ouvrier mi-*
» *nutieux* qui sculpte un foie,
» taille un crâne, assemble une
» charpente osseuse, qui varie à

» l'infini, avec tout le raffinement
» de la plus obscène lubricité, les
» parties sexuelles qui doivent
» propager chaque espèce. Toutes
„ ces merveilles ne sont que le
„ résultat du suétudisme (toujours
le suétudisme) ou de l'action
„ permanente des causes physi-
„ ques, sur une matière dans une
„ telle disposition.

„ Le fluide igné, le fluide élec-
„ trique, le fluide lumineux, le
„ fluide *intelligent*, les *gas*, et
„ autres êtres de leur genre, sont
„ suffisans pour produire, dans
„ l'espace, des masses sans nom-
„ bre, et les *vivifier* par des êtres
„ variés. Que l'hydrogène et l'oxy-
„ gène soient unis par le fluide
„ électrique, ou, ce qui est la

„ même chose, que l'hydrogène
„ brûle, il en résulte de l'eau;
„ que cette eau se combine avec
„ d'autres gas, ou que différens
„ gas, différens fluides s'unissent
„ ensemble, il en naîtra des cris-
„ taux ou des masses solides ".
Et alors l'auteur nous donne d'a-
bord la manière dont se forment
ainsi tous les cristaux que nous
distinguons sur notre globe, ce
qui nous conduit à la formation
des végétaux, dont ils sont la
base, la semence en quelque
façon; car „ sur un de ces cris-
„ taux, sur celui de roche, sur
„ le silex, sur le grès, naît par
„ *dégénération* l'orseil ". Et à
peine a-t-il fait naître l'*orseil* que,
par l'impulsion irrésistible des

agens physiques, qui produit une nouvelle dégénération, il en fait une *mousse*, de la mousse une *fougère*, de la fougère un *arbre*; « et enfin cette fougère
„ arbre parviendra par la même
„ puissance à être orme. Familia-
„ risé avec cet ordre de phéno-
„ mènes, on concevra qu'une
„ plante peut devenir conferve,
„ qu'une conferve peut devenir
„ ver, qu'un ver peut devenir
„ grenouille, qu'une grenouille
„ peut devenir lezard, qu'enfin,
„ par des modifications succes-
„ sives, un lezard peut devenir
„ singe, que le singe peut deve-
„ nir quadrupède; qu'un quadru-
„ pède volant peut devenir oiseau,
„ et que des audrogynes perdant

„ un sexe, peuvent commencer „ les races dioëciennes. Le *suétu-* „ *disme* doit opérer *nécessaire-* „ *ment* toutes ces métamorphoses. „ La perfectibilité et la *dégéné-* „ *rabilité* ne s'arrêtent que lors- „ que l'impression des agens phy- „ siques est en équilibre avec „ l'organisation. En dirigeant „ cette force, *il est aussi facile* „ *d'avoir des espèces nouvelles,* „ *que d'avoir de grosses asper-* „ *ges, des hommes blancs et* „ *noirs* ". (N'êtes-vous pas émer-veillé, ami lecteur? Eh bien, cela n'est rien encore. Voyez la continuation; voyez comme l'auteur est au niveau des connaissances de commères) « Mais ce „ n'est pas par des mulets qu'on

„ doit créer de nouvelles espèces;
„ *ce sont des monstres que les*
„ *agens physiques condamnent*
„ *à la stérilité.* Produits sans leur
„ influence, ils ne leur prêteront
„ jamais un secours protecteur
„ pour perpétuer leur race, par
„ là seulement qu'on a éludé leurs
„ lois ».

Il est fâcheux pour l'auteur que, malgré son style obscur et amphibologique, on parvienne un peu à démêler sa pensée; car on n'est plus le maître de supposer que ce qu'il a voulu dire dans cette dernière phrase, vaille mieux que ce qu'il y dit positivement. S'il eût, une seule fois, omis d'aller prendre sa leçon de physiologie chez le brasseur ou chez le

fondeur de suif, pour en prendre une d'histoire naturelle auprès de l'oiseleur, il aurait su que les *mulets*, cette expression prise dans son acception générale, ne sont point condamnés à la stérilité, comme il l'affirme et comme on le pensait effectivement du tems de Juvenal, qui nous apprend, dans une de ses satyres, qu'on regardait comme une monstruosité, le fait contraire à cette opinion ; ce qui prouve déja que ce phénomène se présentait au moins quelquefois.

Ce serait une mine inépuisable que ce suétudisme ; mais enfin, quelque regret que j'en aie, je ne puis l'exploiter davantage ; peut-être même aurais-je dû faire cette

réflexion plutôt. C'est pourquoi je passe sous silence la belle discussion sur l'histoire de la création, tracée par la Genèse, celle sur le déluge, sur Noë, le nombre, les espèces de ses compagnons renfermés avec lui dans l'arche, lesquels, selon M. Bressy, n'étaient pas à beaucoup près en aussi grande quantité que la Sainte-Ecriture nous le dit et voudrait nous le faire croire; et il est bien plus digne de foi, puisqu'il assure qu'il n'y a que lui, aidé de son suétudisme, qui puisse rendre raison de ce phénomène, et le mettre d'accord avec la saine physique; que, sans lui, il aurait toujours été douteux, apocryphe et incompréhensible, de même

que la *répopulation* de la terre, après le déluge universel ; « elle ne peut aussi s'expliquer que par ses principes » ; et nous avons vu que, d'après ces principes, qui en effet expliquent parfaitement cette seconde création, son mode de *répopulation* ne diffère guère de celui employé par Pyrrha et Deucalion ; ils semaient des cailloux :

» . . . . *Quo tempore primùm*
» *Deucalion vacuum lapides jactavit in orbem,*
» *Unde homines nati, durum genus* ».

Et il ne faut à M. Bressy, pour faire des animaux, que des cristaux de *roche*, de *silex* ou de *grès.* Le lecteur choisira donc ou de la possibilité de la conservation d'une paire de chaque espèce de

bêtes, et le nombre en est immense, dans un grand bateau, construit à grands frais, à grande peine, pendant un siècle dans l'attente des vengeances célestes (1), par un seul homme; car il serait honteux de faire de la divinité une espèce de Phalaris, et de supposer qu'elle eût fait travailler les autres hommes à une machine dont l'achèvement devait être le signal de leur destruction; le lecteur, dis-je, choisira donc entre ce systême et celui de Deucalion et Bressy. Pour moi, j'avouerai sans détour que, s'il me fallait

(1) Mais pour l'Eternel, qui voit les mondes comme des points, les siècles ne sont peut-être pas même des secondes.

décidément prendre un parti, je pencherai pour celui de ces derniers, parce que le *durum genus*, qui s'est assez bien soutenu jusqu'à nos jours, prouve évidemment que l'homme n'a pas d'autre origine.

Je ne dirai rien non plus sur ce que ce chapitre renferme de relatif à la théologie, ne m'établissant pas juge en cette partie, et ne voulant pas porter la main à l'encensoir : seulement pour prouver qu'il y a un peu de tout dans ce fameux chapitre du *suétudisme*, je terminerai par le passage suivant sur les religions, qui en est la conclusion générale, et sur lequel chacun sera libre de faire les réflexions et commen-

taires qu'il voudra. « Ce n'est
„ qu'en faisant marcher la raison
„ à sa suite, qu'une religion ins-
„ pire de la confiance. Le prêtre
„ qui sépare la physique de la
„ religion, est un ignorant, un
„ sacrilége ; il tend à détruire le
„ dépôt salutaire qui lui est con-
„ fié. Une religion dont la morale
„ n'est pas basée sur les lois qu'on
„ appelle naturelles, ou sur des
„ propriétés physiques, n'existera
„ pas longtems ; car dès-lors que
„ la théologie n'est plus au niveau
„ de la science physique, elle
„ tombe dans le mépris, et on
„ repousse ce que l'on méprise ».

Puisque j'ai promis de m'abstenir de toute explication, je n'entreprendrai pas d'examiner jusqu'à

quel point cette dernière assertion est fondée, si l'expérience la confirme, etc. Mais en faisant abstraction du *non erat hic locus*, je dirai, car il faut être juste, que les motifs qui la déterminent sont très-sensés, très-bien fondés, et plût à Dieu qu'il en eût été de même de tout son livre par rapport à son objet précis! Que d'éloges nous aurions eu à lui donner! avec quel zèle et quelle satisfaction nous leslui eussions accordés! Mais hélas! ce n'est qu'un feu follet qui, dans la plus sombre nuit, s'allume et s'éteint au même instant: nous sortons d'un délire et nous retombons dans un délire nouveau et non moins grand; pour nous en convaincre,

jettons un coup-d'œil rapide sur la théorie de la chaleur animale de M. Bressy.

J'ai renvoyé l'examen de cette théorie après celui du *suétudisme*, quoiqu'elle le précède dans l'ouvrage, parce que, pour la comprendre, il faut la connaissance de toutes les ressources que donne à l'auteur ce talisman, cette baguette magique qui, plus puissante que la verge d'Aaron, agit sur les corps vivans et non vivans.

D'après cela, rien ne peut plus nous surprendre. Si M. Bressy en sait plus sur la création et la recréation du monde (à cet égard nous lui avons rendu toute justice) que la Genèse, ce livre su-

blime et sacré, où à chaque page, à chaque ligne se reconnaît l'empreinte du doigt de Dieu qui l'a tracé, à plus forte raison peut-il en savoir davantage sur la *physique* et la *physiologie*, que tous les physiciens et les physiologistes, passés et présens (je n'ajoute pas *futurs*, parce qu'il faut être circonspect dans ses prédictions. Son exemple même en fait le précepte, et qui aurait jamais osé prévoir qu'il serait arrivé au point où il est parvenu ?). Ne nous étonnons donc point s'il ne fait de la physique proprement dite et de la physiologie qu'une seule et même science, et si, pour appliquer strictement à l'une les principes de l'autre, il fait de

toutes les deux des sciences entièrement nouvelles et opposées à ce qu'elles étaient avant lui.

C'est ainsi qu'en posant en fait que les liquides s'échauffent par le frottement, tout en convenant qu'on aura de la peine à le croire, il en fait dériver sa théorie mécanique de la formation de la chaleur animale. Lisons :

„ Dans l'homme sain la chaleur
„ est produite en raison du frotte-
„ ment des liquides contre les
„ parois des vaisseaux dans les-
„ quels ils circulent, et diminuée
„ en raison de la transpiration in-
„ sensible. S'il n'y avait pas de
„ transpiration insensible, le ca-
„ lorique accablerait bientôt l'a-
„ nimal par son excès ». Si quel-

qu'un doute que les liquides s'échauffent par le frottement, et que ce soit là le fondement de la vraie théorie de la chaleur animale, M. Bressy saura bien maîtriser une incrédulité injurieuse à la subtilité de son génie, en disant : « Pour s'en convaincre, » on n'a qu'à examiner ce qui se » passe dans le mouvement d'une » voiture : la graisse qui oint l'in» térieur du moyeu et la partie » de l'essieu sur laquelle il tourne (et c'est là ce que M. Bressy, en aussi habile physicien qu'il est habile chimiste dans d'autres circonstances, appelle des liquides) „ s'échauffe par une rotation ra„ pide et longtems prolongée, „ jusqu'à l'incandescence ". Si M.

Bressy avait eu l'attention (pour l'amour et l'avancement de la science il n'est rien qu'on ne doive faire, surtout quand on a déja tant fait) si, dis-je, il avait eu l'attention de suivre et fréquenter les cochers dans leurs fonctions, comme il a fait des infecteurs, des fondeurs de suif, des cuisiniers, des brasseurs, etc. il aurait appris d'eux, il est vrai qu'ils ne sont pas aussi grands physiciens que lui, que ce n'est pas le liquide, s'il veut absolument regarder comme tel une graisse épaisse et mêlée d'une grande quantité de débris métalliques et ligneux, qui s'échauffe dans cette opération, mais bien l'*intérieur* du moyeu et la partie de l'essieu sur

laquelle il tourne ; que la graisse, au contraire, en s'interposant entr'eux, en remplissant toutes les petites cavités que leurs surfaces respectives présentent, en rendant ces corps plus lisses, plus polis, susceptibles de moins d'adhérence, diminue le frottement, et par conséquent s'oppose au développement de la chaleur, et que, toutes choses égales d'ailleurs, ce développement est d'autant moindre, et l'*incandescence*, accident qui arrive quelquefois, d'autant moins à craindre que cet agencement est mieux graissé. Mais alors il eût fallu renoncer à appliquer littéralement ce principe de mécanique à l'économie animale, comme on l'a vu d'a-

bord, et à en tirer la conclusion suivante, péroraison digne de l'exorde : « Ainsi on ne peut mé-
„ connaître la puissance du frot-
„ tement pour accumuler le ca-
„ lorique, même dans les liquides.
„ Aussi tout exercice faisant frot-
„ ter les liquides contre les solides,
„ augmente-t-il la chaleur? A-t-on
„ besoin, lorsqu'on a froid aux
„ mains, de faire autre chose pour
„ les réchauffer que de les frotter
„ l'une contre l'autre? (*quelle heureuse et juste comparaison!*)
„ En un mot, tout membre, *tou-*
„ *tes parties* du corps *privés* de
„ chaleur, *la recouvrent* par cette
„ opération, *s'ils ne sont pas pa-*
„ *ralysés.* Et pourquoi, s'il vous plaît, cette exception, dans une

circonstance, où la circulation, en vous accordant qu'elle soit diminuée, ralentie, n'est jamais complètement anéantie (autrement il n'y aurait pas simplement paralysie, mais mort absolue et prompte gangrène, comme cela a lieu dans les parties gelées, fortement ligaturées, etc. d'autant plus que la lésion qui détermine la paralysie, porte en général sur un autre systême que sur le systême circulatoire); pourquoi, dis-je, cette exception, quand vous avez pris pour base de cette singulière et étrange physiologie, l'effet d'une expérience de la plus grossière mécanique, faite sur des corps (tels que le fer et le bois) brutes, inorganiques ou réduits à

un état analogue par une mort complète ? Alors ce que vous ajoutez incontinent, qui est une vérité thérapeutique bien reconnue, est donc de votre part une sottise énorme, quand vous dites : « Voilà pourquoi frictionner, mas- » ser, sont des pratiques qui sont sui- » vies de très-bons effets dans la per- » te de chaleur, dans la stagnation » des humeurs » ; car les cas dans lesquels il y a *perte de chaleur*, et où l'on présume qu'il y a *stagnation* des humeurs, et pour lesquels on conseille avec succès les frictions et le massage, sont presque toujours des cas de paralysie. N'importe, passons condamnation pour cette petite objection. Vous ne pouvez pas nier l'ab-

surde mécanisme auquel vous venez d'attribuer le développement de la chaleur animale, et bientôt après oubliant ces sublimes vérités, que vous avez gardées pour vous, pour vous seul, M. Bressy, pendant au moins quatorze ans; quel égoisme! à l'instant où vous nous en faites part, vous vous hâtez de les assimiler à de vains songes de malade, *velut oegri sommia*, en nous disant que depuis treize ans vous avez soupçonné, puis découvert, puis reconnu un principe inflammant dans le sang, *cause du développement de la chaleur animale.* « Le sang est „ plus ou moins irritant, ou, ce „ qui est la même chose, plus ou

„ moins disposé à la suppuration,
„ lorsqu'il est déposé dans un dé-
„ pôt, *selon qu'il contient plus*
„ *ou moins de principe inflam-*
„ *mant.* Ce principe ne peut être
„ *que l'acide ourique*, parce que,
„ dans tous les cas d'inflammation,
„ les urines déposent un sédiment
„ qui indique alors la surabon-
„ dance de cet acide, dont le
„ principal caractère est la *rou-*
„ *geur*.........

„ Les anciens médecins recon-
„ naissaient un principe inflam-
„ matoire dans le sang, et ils
„ étaient si fortement persuadés
„ de son existence, qu'ils avaient
„ fait de la saignée un moyen
„ banal pour remédier à toutes
„ les maladies " (c'est dommage

qu'il n'y ait pas quelque ancien pour répondre). „ Depuis que la „ médecine fait, comme dit Condorcet, des progrès négatifs, „ on a perdu de vue *le principe* „ *inflammant.* Ce principe n'est „ cependant rien *moins qu'un* „ *être chimérique*; il existe et il „ n'y a guère *que l'acide ourique* „ qui avive et irrite les tumeurs „ inflammatoires.

Lorsque la suppuration d'une plaie ou d'un dépôt, par l'effet d'une chaleur au-dessus de trente-deux degrés, prend le caractère de *fermentation gangréneuse* : „ dans ce cas *l'acide ourique*, „ *ou principe irritant et inflam-* „ *mant*, est en excès dans le dé- „ pôt ou dans la plaie ; excès qui

» est déterminé par un levain „ gangréneux, etc. ». Ainsi c'est l'excès du *principe inflammant* qui cause la fermentation gangréneuse, et la fermentation gangréneuse ou son levain qui cause cet excès de *principe inflammant.* Oh que cela est joliment trouvé et plus joliment arrangé! Néanmoins il en résulte que vous êtes en défaut, M. Bressy, et que ce n'est plus le frottement des liquides contre les parois des vaisseaux, comme fait la graisse contre le moyeu qui produit la chaleur animale.... Je vous en demande bien pardon; mais vous êtes dans l'erreur; vous allez trop vîte en conclusions; encore quelques lignes, et vous allez voir

que la seconde découverte cadre parfaitement avec la première, et qu'elle n'en est qu'une nouvelle et confirmative application.... En effet, après avoir, comme on vient de s'en convaincre, alternativement assuré, puis seulement présumé, puis assuré de nouveau pour présumer encore qu'il y a un *principe inflammant;* que ce principe est *l'acide ourique*; il termine ainsi la lutte entre la certitude et le doute: « Le sang „ contient de l'acide ourique; „ c'est sans doute cet irritant qui „ accumule la chaleur dans les „ animaux sanguins » (*oxygène*, Baumes! où êtes-vous?) « par „ *l'action continuelle du frotte-* „ *ment de ce liquide contre le*

„ *parois des veines et des ar-*
„ *tères* ». Très - bien : de mieux en mieux. Voilà qui est bien expliqué, bien prouvé ; il n'y a plus rien à ajouter, si ce n'est qu'il y a trop, beaucoup trop d'esprit dans ce livre, s'il est vrai que l'antipode du raisonnement droit, du jugement sain, soit le trop d'esprit. Mais pour excuser un excès et si rare et si beau, prenons connaissance et rappellons-nous constamment de cet axiome de la façon de M. Bressy :
„ *Il n'y aurait jamais eu de*
„ *sciences*, si on *n'avait pas*
„ *commencé par supposer vérité*
„ *ce qui pouvait n'en avoir que*
„ *l'apparence* ». Mais est-ce bien le cas dans lequel se trouvent ses

suppositions? Fût-on d'une foi assez robuste pour le croire, M. Bressy ne s'y oppose-t-il pas lui-même, lorsque, par une contradiction plus forte, plus inconcevable que toutes celles dont son livre fourmille, et invraisemblable, incroyable, pour quiconque ne l'a pas sous les yeux, il détruit dans le même paragraphe, son plus cher et plus précieux ouvrage, le suétudisme ou l'empire de l'habitude, puisque tout ce qu'il en conte ne l'empêche pas d'alléguer tout ce qu'il faut pour démontrer que, dans les circonstances où il les emploie, ces mots sont entièrement vides de sens, et qu'il ajoute pour complément: „ *De l'empire de l'habitude*,

„ *on passera à une explication*
„ *moins vague*, comme on le fit
„ lorsqu'on trouva que c'était le
„ poids de l'atmosphère qui for-
„ çait l'eau de monter dans les
„ pompes aspirantes ».

Si tout ce que nous avons vu de cet ouvrage ne satisfait pas le lecteur, à notre grand regret de ne pouvoir faire davantage, nous lui indiquerons comme des plus piquans chapitres, donnant des preuves plus multipliées des rares talens administratifs de l'auteur et aussi de ses talens déclamatoires dont nous avons déja fait une mention honorable, 1° le chapitre sur les hôpitaux; les *magnifiques hôpitaux, ces superbes palais, ces fastueux édifices*,

qu'on devrait bien vîte abattre, pour placer, comme au tems de nos bons ayeux Abraham, Isaac et Jacob, le malade sous des tentes, sur des bateaux, pour en former des camps volans, qu'on promenerait de site en site, dans des paysages récréatifs, ce qui ferait une infirmerie bien plus convenable que *ces salles pestiférées où, par l'empire de l'usage, on est forcé de le disposer à recevoir l'infection comme les harengs qu'on empreint du sel conservateur.* (Admirez, je vous prie, le choix, le bon goût, le sublime, et surtout la justesse de cette comparaison!)

2° Le chapitre sur les prisons, *ces séminaires des crimes*, cha-

pitre digne en tout des précédens, et dans lequel on trouve tant de belles choses sur la morale, la politique, la police générale et l'administration de la justice (1).

---

(1) » *Des prisons.* Les prisons telles » qu'elles sont organisées dans la plupart des » Etats de l'Europe, sont nuisibles sous un » double rapport : comme foyer d'infection » morale et comme foyer d'infection phy- » sique. Le vice timide y acquiert l'audace » du crime ; le filou espiègle y apprend à » devenir forcené brigand, féroce assassin ; » l'innocence y est abreuvée de railleries, » d'insultes, par la tourbe des scélérats qui » les peuplent. L'oisiveté à laquelle sont » livrés les détenus, est seule capable de » corrompre le naturel le plus heureux. » Nos prisons sont des maisons où celui qui » y est enfermé, est instruit à commettre » les crimes de toute espèce. Rien de ce » qui est hideux en moralité n'y est inconnu. » Il vaudrait mille fois mieux laisser les » brigands infester les voies publiques, que

3° Le chapitre sur les inhumations et les cadavres, chapitre dans

---

» de leur confier l'instruction des criminels
» novices. Voilà cependant ce qu'opère un
» régime défectueux des prisons. Il est in-
» dispensable de remédier à ce désordre, ou
» l'on doit renoncer pour toujours à dimi-
» nuer le nombre effrayant d'êtres dange-
» reux qui troublent la société. *L'incarcé-*
» *ration est le châtiment de prédilection*
» *chez les Français ; rien ne détruira cette*
» *désastreuse prédilection* qu'un nouveau
» système d'administration de cette partie
» de police générale. La moindre crise po-
» litique fait enfermer des milliers de ci-
» toyens ; ceux-ci se liguent dans leur réclu-
» sion, *pour en faire enfermer à leur tour*,
» d'autres milliers. Quelle mal-adresse ! veut-
» on comprimer un parti ? on l'entasse dans
» un séjour d'oisiveté, afin qu'il ne conspire
» plus : c'est vouloir guérir la gangrène par
» l'application des chairs gangrénées . . . .
» *Il faut punir sans déport* ; pour cela, il
» faut multiplier les tribunaux. Il vaut
» mieux multiplier les tribunaux que le

lequel on trouve encore tant de belles choses sur la *morale*, la

---

» nombre des criminels. Cette augmentation
» n'est qu'une force répressive qu'on pourra
» bientôt diminuer, lorsqu'elle aura dispersé
» ces armées de filoux, de pillards, de bri-
» gands et d'assassins qui désolent l'état. Une
» justice active et prompte effraie et corrige.
» Faut-il traiter cette espèce d'hommes dif-
» féremment que les chiens et les chevaux?
» Ces animaux ne se corrigent jamais, si
» vous ne les châtiez au moment de leurs
» fautes. . . . .
» Outre que les prisons sont des lieux de
» dépravation et d'infection, elles sont mal-
» heureusement quelquefois des moyens
» d'oppression . . . .
» Dès l'instant qu'une autorité peut soustraire
» de la vue de ses concitoyens un individu,
» sans y être autorisée par une loi, elle en-
» freint le pacte tacite qui lie les hommes
» réunis en société. Ils n'ont consenti à se
» soumettre à une forme de gouvernement,
» que parce qu'elle leur garantit la sûreté
» de leurs personnes, tant qu'ils ne violeront

politique, et de plus sur la *mé-tempsycose* 4° celui sur les *fumiers et les latrines*, où se rencontre cette nouvelle et précieuse théorie sur la fermentation. 5° celui sur les *égoutures des villes*, dans lequel l'auteur a fait tant de frais d'érudition, etc. etc., et tous

---

» pas les articles du pacte qui maintient l'as-
» sociation générale. Aussitôt qu'un gouver-
» nement méconnaît cette convention sacrée,
» en abusant de son pouvoir envers un des
» membres de l'association, fût-il le moins
» considéré, il commence à briser les liens
» qui lui assuraient la puissance individuelle
» de chaque membre qui compose la nation;
» une fois ces liens relâchés ou brisés, sa
» chûte est inévitable; elle est seulement
» plus ou moins prochaine. Un gouverne-
» ment ne se consolide, n'acquiert de la sta-
» bilité, que lorsque ses agens ne s'écartent
» jamais des règles d'une sévère justice ».

prouvent que M. B., qui vise tant à l'originalité, qui en est si jaloux, est souvent plus singulier qu'original; soit dit sans nous démentir. On serait porté á croire qu'il n'a pas dédaigné de lire *son Mercier*, et d'autres écrivains encore, qu'il n'a pas dédaigné de se rappeler qu'il les a lus; que, s'il a bien su trouver dans Lind ce qui n'y était pas (quoi de plus adroit et de plus subtil!), il a bien su trouver ailleurs ce qui y était et que, volontairement ou involontairement (indépendamment de ces chapitres entiers copiés de différens auteurs) (1), il y

(1) Lesquels, tels que le douzième (deuxième partie), sur *l'origine et la pro-*

a puisé assez souvent le *ferment*, le *pollen germinal* de ses idées burlesques, de ses contes saugrenus ; on pourrait lui en fournir des preuves assez sensibles, même en lui passant l'article sur l'insalubrité du *puspain*, qu'il revendique avec tant de chaleur, en convenant lui-même qu'un autre en a parlé ; en lui laissant en toute propriété, pour peu qu'il en soit jaloux, l'invention et la démons-

---

pagabilité de la peste, le treizième (même partie) sur les *préservatifs des maladies gangréneuses, sphacéleuses* ou *pestilentielles*, sont les seuls qui, si ce qu'ils contiennent n'était pas généralement connu, présenteraient quelqu'intérêt, les seuls qui aient un rapport évident avec leur objet particulier et avec l'objet général de l'ouvrage.

tration de ce principe de physique, *que les liquides s'échauffent par le frottement,* et sa théorie mécanique de la formation de la chaleur animale (1); en lui

---

(1) Il y a quelques années que je publiai, dans la *Bibliothèque française*, un examen critique d'un ouvrage, *ex professo*, sur la chaleur animale; mais je dois convenir, pour la satisfaction et la tranquillité des deux auteurs, qu'il n'y avait rien dans cette nouvelle théorie qui approchât de ce que présente la théorie plus nouvelle et vraiment neuve de M. Bressy sur le même sujet. Remercions-le, il a trouvé la meilleure manière de prouver aux physiologistes de la secte des *mécanistes* qu'ils ne savaient ce qu'ils disaient en faisant naître la chaleur animale du frottement des solides contre les solides; et pour cela (admirez le pouvoir du génie) il a suffi de mettre un mot à la place d'un autre. J'ai fait cette remarque pour les mal-intentionnés qui, *mécanisme* pour *mécanisme* voudraient ne voir que la *mère idée* qui a servi d'échelon à la nouvelle, pour se mettre au-dessus.

laissant croire qu'au moyen de la petite *variante* qu'il y a introduite, par *la puissance crystallisante*, son systême sur la génération ne ressemble en rien à celui de Buffon, lequel, ainsi que je l'ai prouvé (1), n'est déja qu'une copie (2); en un mot, en ne lui

(1) Voyez mon nouvel Essai sur la femme *considérée comparativement à l'homme.*

(2) « Non-seulement chaque partie provient d'un germe; mais chaque partie de » cet individu doit son existence à un germe » particulier, et la somme de tous les germes » particuliers constitue la masse du germe » général. Ainsi la semence de l'homme contient le germe de la tête, des bras, des » jambes et de toutes les autres parties distinctes. Si un animal a une difformité, ou » une partie organisée d'une manière extraordinaire à son espèce, et que cette partie » ait une *puissance crystallisante*, qui lui

disputant rien de tout ce que nous avons fait connaître de ses découvertes et de ses secrets, qui pourrait sentir un peu la réminiscence ou la parodie, ne peut-on pas lui demander s'il n'a pas *pris* quelque part l'idée, si ingénieuse qu'en vérité on est bien excusable de chercher à s'en montrer l'in-

---

» soit propre, elle fournira à la masse gé-
» nérale de la semence *son embrion* qui trans-
» mettra à un nouvel individu son altéra-
» tion » et ainsi de suite; et appliquant cette doctrine des petits embrions particuliers à la génération de l'homme, il ajoute : « S'il se
» joignait à celle-là une autre difformité
» propagable, et successivement une autre,
» on aurait bientôt une espèce qui ne res-
» semblerait plus à l'homme. » Au sujet de toutes les théories sur les opérations occultes de la nature, dans mon *nouvel Essai sur la Femme* j'ai prouvé que, si cela eût été possible, cela serait déja fait.

venteur, laquelle établit qu'il n'y a qu'un être primitif dans la nature, dont tous les autres ne sont que des variétés changées, altérées, déformées accidentellement. Au reste, l'amplification dans laquelle, au moyen de *sa philosophie du créateur de l'Univers, le suétudisme* (*V. précédemment*, *p.* 130 et *suiv.*), il la développe avec complaisance et l'étaye sur des argumens du genre de ceux dont nous avons donné quelques exemples, lui appartient sûrement; et cela est quelque chose.

D'autres fois il agit avec moins d'astuce, moins de circonspection, avec plus de hardiesse. Ainsi un auteur, par folie, ou par dérision, ou par un motif louable,

mais complètement illusoire, soutient, envers et contre tous, et au mépris des faits les plus authentiques, que la rage est une maladie imaginaire; et vîte M. B., qui garde par devers soi tous les moyens qu'il a de préserver de la *petite-vérole*, bien meilleurs que *la vaccine*, qui garde toutes les observations qui prouvent que la *vaccine* n'en préserve pas toujours et qu'elle a souvent des suites fâcheuses; vîte, dis-je, il empoigne l'assertion de M. Bosquillon, la revendique, répète, tant bien que mal, les mêmes raisonnemens que ceux que ce savant professeur a employés, rapporte les mêmes faits, dont ces raisonnemens ont été ap-

puyés, et de tout cela il a l'art de faire un chapitre entier.

Il est vrai qu'il proteste que sa théorie de la contagion démontre la non propagabilité de la contagion, ce qui, par conséquent, aurait dû le dispenser de copier les ridicules observations qu'il rapporte ; pour qu'on ne croie pas que j'en impose sur sa réclamation pour la propriété d'une semblable idée (et il faut avouer que si elle n'est pas de lui, elle est bien digne d'en être). Voici comment il s'exprime à ce sujet :

„ Le citoyen Bosquillon attri-
„ bue aussi cette maladie à l'ima-
„ gination. Il a publié dans les
„ journaux son opinion : quoique

„ je me fasse gloire d'être de l'avis
„ de ce savant, je n'ai pas été
„ conduit par son autorité à re-
„ jetter l'hydrophobie de la classe
„ des maladies contagieuses. De-
„ puis quinze ans je ne cesse de
„ professer cette doctrine dans la
„ société ».

Mais comme on n'en a rien su jusqu'à l'instant où M. Bosquillon (que j'estime trop pour l'assimiler à ce frelon qui veut s'emparer du miel de l'abeille) a donné l'éveil à ce sujet, je conclus de ce que dit aujourd'hui M. Bressy, du long tems depuis lequel date l'annonce répétée de sa découverte, qu'il l'a proclamait, ou à voix basse, malgré la grande importance qu'il y attachait, ou dans une

société bien obscure, bien peu digne d'une semblable confidence, puisqu'elle n'avait jamais jugé à propos d'en faire part et de rendre justice à son auteur.

Quoi qu'il en soit, il soutient donc que *depuis quinze ans il ne cesse de professer cette doctrine, dans la société;* où il disait sans doute à chaque incrédule qu'il rencontrait, ce qu'il nous dit aujourd'hui dans son livre : « *qu'est-ce que l'hydrophobie? c'est une phrénésie de chiens* »; la phrénésie est une folie; la folie n'est pas contagieuse : donc la folie de chiens, c'est-à-dire, l'hydrophobie, n'est pas contagieuse, et ce qui nous fait conclure ainsi, c'est que *toute*

maladie contagieuse dépend nécessairement d'un pus, quoiqu'ensuite il nous dise positivement qu'*il est des maladies contagieuses qui ne sont pas caractérisées par la suppuration, mais qui dépendent absolument de l'équilibre du fluide vital* (ce qui est très-clair et très-conséquent); or, quoique la *salive et la bave de quelques animaux soient venimeuses, elles ne peuvent être un virus propagateur*, parce qu'elles ne sont pas *pus*, et qu'il manque à ces humeurs (1) *le principe qui*

---

(1) Les seules peut-être que l'auteur ne veuille pas regarder comme *pus*, ou comme susceptibles de devenir *pus* : il n'y a rien de

seul propage les maladies contagieuses. A cela que peut-on répondre pour combattre, que peut-on ajouter pour soutenir une semblable théorie? rien, je pense: cependant, si l'on voulait plus

---

si commode. Il faut espérer qu'il nous expliquera tout cela dans sa Théorie de la *suppuration et de la gangrénation*, qu'il nous annonce comme devant arriver très-prochainement: *Vœ mundo!!!* Cependant n'avons-nous donc pas assez de livres! Où en sommes-nous? où en est la médecine, cet art si défiguré de nos jours; où en sont toutes les sciences, si, dans chacune d'elles, chacun de nous se permet d'habiller, de travestir, de parodier à sa manière le peu qu'il en sait, et de le donner comme l'utile fruit de son laborieux génie? Puisse cette réflexion pénétrer l'ame de M. Bressy d'un juste sentiment de terreur sur le sort réservé à sa suppuration et à sa gangrénation! D'ailleurs ne doit-il pas, en conscience, être satisfait de ce qu'il nous en a déja dit, et que peut-il en dire de plus?

disputer avec M. Bressy qu'avec M. Bosquillon, ne pourrait-on pas présenter quelques objections assez fortes à la plus hardie, la plus invraisemblable des hypothèses, à laquelle on ose donner le nom de *doctrine*; doctrine qui vient au moment même d'être démentie de nouveau par la plus cruelle expérience (1)? C'est ce que j'avais essayé de faire, lors de

---

(1) Le 3 décembre 1805, dans la rue de Froid-Manteau, quartier du Louvre, il est mort un jeune homme de la rage qui l'a enlevé en quarante-huit heures, soixante jours après avoir été mordu à la cuisse. Au moment même où il éprouva la morsure, un homme de l'art avait calmé son imagination, et lui avait assuré que cela n'était rien et n'aurait aucune suite; ce qui n'empêcha pas le jeune homme de se faire appliquer, onze heures après son accident, le cautère actuel.

la première annonce de cette précieuse découverte, dans un travail tout prêt sur cet objet, et dont l'impression n'a été retardée que par l'attente des nouveaux développemens que M. Bosquillon avait promis de donner à son opinion, à sa nouvelle théorie sur la *rage*. J'avoue de bonne foi que je ne m'en serais aucunement occupé, si elle n'eût pas été présentée par un homme aussi savant en général, aussi célèbre en médecine que l'est le docteur Bosquillon, ayant à conserver une réputation justement méritée sous ce double rapport, et qui, par conséquent, ne peut, comme l'oserait un étourdi, un inconnu, pour faire parler de soi à quelque prix

que ce fut, risquer, sans de puissans motifs de persuasion au moins pour lui-même, de présenter une opinion tellement hasardée, tellement singulière, qu'elle peut, sans rien ajouter à ce qu'il est, dans le cas où elle triompherait, le rendre l'objet de la risée publique dans le cas contraire; je ne m'en serais aucunement occupé, si les argumens du docteur Bosquillon, en faveur de sa théorie, eussent été présentés de la manière qu'a fait M. Bressy; et surtout si on ne m'eût pas fait l'honneur de m'attribuer le premier jet de cette opinion, parce que j'avais eu occasion, peu auparavant, de rappeler que l'affection de l'ame plus ou moins vive

de la personne mordue, pouvait contribuer au développement de la rage; et encore était-ce pour combattre la trop grande extension donnée à ce principe, vrai en lui-même, que je le rappelais, ce qui est bien opposé à ce que dit M. Bosquillon; mais il est plus que probable que ce savant, plein de remords d'avoir ravi à notre auteur la gloire d'une pareille argumentation, retire le gant qu'il avait jetté, abandonne à notre nouveau champion l'arène où, après sa première attaque, il avait positivement promis de reparaître. C'est aussi ce qu'on attendait de lui avec toute l'impatience qu'excite le desir de voir se confirmer ou se détruire une opi-

nion qui, ainsi qu'on peut le démontrer, contre l'assertion de ses fauteurs, bien loin d'être propre à rassurer, ne peut que jetter l'alarme. Mais si au contraire tous deux allaient faire un pacte d'alliance pour la défense d'une si belle cause, c'est alors qu'il faudrait baisser pavillon devant la science de M. Bn. et le génie de M. By. réunis ; cependant nous ne le ferions pas *sans coup férir.*

Il n'est aucun auteur qui ait traité de l'hygiène, soit en général, soit en particulier, dans ses diverses applications, qui n'ait parlé de l'insalubrité des habitations, qui n'en ait assigné les causes, qui ne les ait attribuées à leur petitesse, à l'entassement des in-

dividus, à la mauvaise exposition et situation, au défaut de moyen de renouveller l'air, en y ajoutant pour les campagnes le voisinage des amas de fumiers et des mares d'eaux croupissantes et infectes qui en résultent; comment oser répéter et donner comme du neuf des choses si rebatues, et si on veut les répéter, cela ne peut-il pas se faire en quatre mots. Eh bien, non-seulement M. Bressy l'a inséré dans son curieux ouvrage, mais il a su en faire un chapitre entier (et plût à Dieu que tous ses chapitres ressemblassent à celui-ci), car il est le plus court de tout l'ouvrage; or, pour donner un air de nouveauté à cette antique observation, et

pour en faire sa propriété, il a usé d'adresse, et paraissant ignorer que de tous tems les causes d'insalubrité que je viens d'énumérer, ont existé dans les campagnes, il a eu l'art de les attribuer à la révolution et aux assignats, et il est tout-à-fait singulier de voir comment les assignats, en enrichissant les petits cultivateurs, lui ont fourni l'occasion de faire cette remarque :

„ Outre que l'habitation du
„ petit cultivateur est sujette à
„ entretenir, par sa distribution,
„ la moisissure dans les pièces
„ basses, le trop grand nombre
„ d'hommes et d'animaux logés
„ dans son intérieur, et le fumier
„ qui obstrue l'extérieur, ont sou-

„ vent été la source d'épidémies
„ et d'épizooties; on a eu, pendant
„ la révolution, occasion de se
„ convaincre de cela. Le paysan
„ cultivateur, pour son compte,
„ se procurait avec peu de den-
„ rées, *beaucoup d'assignats* ;
„ il plaçait ces *assignats* en ac-
„ quisitions de terres et de bes-
„ tiaux ; en s'enrichissant de ca-
„ pitaux fonciers et mobiliers,
„ rarement agrandissait-il son
„ domicile, ou, s'il le faisait, ce
„ n'était jamais en proportion de
„ ses nouvelles acquisitions ; son
„ habitation devenait nécessaire-
„ ment trop resserrée ; le fumier
„ encombrant la cour, intercep-
„ tait tous les passages de l'air,
„ *dont la circulation est indis-*

„ *pensable à l'entretien de la*
„ *santé des hommes et des ani-*
„ *maux*, etc. etc. »

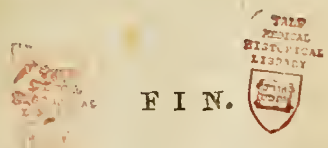
Quelle activité d'imagination, quelle vivacité d'esprit ne faut-il pas pour faire de semblables rapprochemens! Je n'en doute plus; M. Bressy a manqué sa vocation: s'il voulait faire tâter son crâne à l'illustre Gal, je suis persuadé que ce profond et pénétrant *céphalologiste* reconnaîtrait le citoyen Bressy pour son confrère en prédestination, et déclarerait qu'il devait être romancier. Quelle perte pour les boudoirs!!!

Concluons: par tout et pour tout il y a des fanatiques forcenés qui admirent pour essayer leur influence; des fanatiques in-

téressés qui admirent dans des vues mercantiles ou par excès de probité ; des fanatiques rusés qui admirent pour s'attirer d'agréables représailles ; des fanatiques d'étiquette qui admirent par convention ; des fanatiques officieux qui admirent par complaisance ; et enfin des fanatiques imbécilles, plus nombreux que tous les autres ensemble, qui admirent parce qu'on leur soutient que cela est admirable : concluons donc, malgré notre desir de ne pas quitter encore ce livre, tant il est attachant, qu'il aura des défenseurs et peut-être des admirateurs ; qu'il mérite d'être lu, au moins par son excessive singularité, qui, je le répète, le rend unique dans son

genre ; concluons aussi qu'il n'est pas possible qu'il ait été écrit de sang-froid, à moins (ce que je serais très-porté à croire, si l'auteur eût choisi un objet un peu plus convenable pour être le sujet d'un roman comique, un objet tenant en lui-même un peu moins à la médecine, quoiqu'il y tienne on ne peut moins, quant à la manière dont il est traité), à moins, dis-je, que M. B. n'ait voulu, à l'exemple de Rabelais, écrire pour égayer ses malades. Au reste les personnes qui ne sont pas de ce nombre, qui n'ont rien à redouter de la mise en pratique des belles théories de M. B., pourront bien rire de son ouvrage, et comme le rire est une maladie

propagable , je ne sais par quel moyen (à M. B. à nous le dire) je ne désespère pas qu'il ne finisse par en rire lui-même ; et j'en aurais presque répondu, si j'eusse pu citer ce qu'il y a encore de comique dans la théorie de la contagion , ou plutôt si j'eusse pu tout citer ; car tout mériterait le même honneur ; et cet aveu n'est pas de ma part un agréable mensonge , comme dans la bouche des critiques louangeurs, qui ont adopté cette formule banale si flatteuse.



FIN.

